

« ON CAPITULE A L'AUBE ... »

J. EVRARD

« On capitule à l'aube... »



IMPRESSION & ÉDITION - A. CANTRIN - BRUXELLES

« On capitule à l'aube... »

« ON CAPITULE A L'AUBE ... »

JEAN EVRARD

« On capitule à l'aube... »

IMP. A. CANTRIN

Bruxelles

AVANT-PROPOS

Besoin de Légendes.

La guerre nous avait dotés de quelques héros légendaires qui nous donnaient le sentiment de vivre au temps du chevalier Roland. Nous avons alors vu ressusciter bien des journées de Roncevaux. Celle-là et beaucoup d'autres, dont se glorifiait notre mémoire enfantine. Le temps est passé des glorieuses équipées. Nos chevaliers sont devenus des politiciens. De ceux-ci je ne veux pas médire. Mais leur chanson d'à présent n'est plus une chanson de gestes. Nos héros, rentrés dans le cadre de l'habituel y ont perdu tout leur éclat. Ils sont devenus des hommes pareils aux autres. Or, nous avons, pour donner à la vie un peu de cet éclat enchanteur qu'en ce moment on appelle le dynamisme, le plus grand besoin de l'exceptionnel. Sans l'extraordinaire, on peut malaisément supporter l'ordinaire.

C'est que le monde se doit de vivre à la fois dans le réel et dans le légendaire. Comme on plaindrait les hommes si, pour se consoler de l'austère rudesse du quotidien, il ne leur restait pas quelques grandes images, nées de leur ferveur, auprès desquelles ils se blotissent. Le moyen âge n'a pas été seul à s'être réconforté en créant, sans que l'histoire eût à les confirmer tout à fait, une équipe de chevaliers au grand cœur dont le courage était aussi résistant que l'épée. Mais nous en avons malheureusement de moins en moins, et bien des précisions réalistes d'aujourd'hui suppriment nos rêves de jadis.

C'est ainsi qu'une jeune fille me disait l'autre jour, en regardant son journal : « Voilà qu'on vient de me priver de ma légende ! ». Elle n'avait pas tort de s'en montrer à ce point navrée. Une légende morte, c'est la vie pour autant moins active, pour autant moins vivante. Efforçons-nous de garder nos légendes intactes, même au prix d'une illusion.

CASIMIR.

PREMIERE PARTIE

PRELUDES

*« Où peut-on être le mieux,
qu'au sein de sa famille ».
(Grétry).*

La période trente-neuf-quarante qui précéda la guerre fut pour nous d'intense activité. Nous posions des mines, des barbelés et des charges qui devaient broyer des montagnes de béton. Je croyais sincèrement que nous rendions notre fort inexpugnable et ce n'est qu'après le dix mai que je perdis de mes illusions.

Nous travaillions de jour, nous travaillions parfois de nuit. Mais plus souvent nos hommes libérés ou se reposant, nous nous réunissions au bar souterrain consacré au roi de

COUL. -

Cette Altesse rouge nous souriait de son mur de béton. C'était peut-être de dépit car Elle devait sentir que Bacchus plus qu'Elle présidait l'assemblée.

Une autre fresque nous rappelait qu'à plus de cent pieds au dessus de nos têtes, il y avait des arbres, des prairies vertes et des moissons. Deux belles jambes de star découpées d'un magazine affleuraient parfois des blés murs. C'était un rappel discret, puisqu'amovible, de bonnes réalités dont nous ne

voulions pas troubler notre aumônier assis toujours dos au tableau.

Cet aumônier, un poème ! Un samedi soir, il nous était arrivé — volumineux pot à tabac noir avec couvercle de même couleur — portant deux grosses valises, suant, soufflant, rouge et couperosé de tout le bon vin qu'il avait bu. Il venait de la douce France et ignorait, comme le Ministre de la Défense Nationale lui-même, que notre Commandant de fort avait chargé des soins du culte l'un de ses brancardiers, prêtre... dans le civil. Il fallut pourtant bientôt se rendre à l'évidence que les ordres viennent d'en haut : Le jeune abbé reprit sa place à l'infirmierie et enferma dans une valise la belle tenue qu'il s'était fait tailler pour remplir ses hautes fonctions. Son concurrent dirigea les consciences et aussi parfois les corps. Il devint pour le cuisinier de notre mess, un conseiller technique de premier ordre car ce flamand vivant Outre-Quévrain n'avait pas son pareil pour agencer un banquet et en fixer le menu.

Ces réunions gastronomiques étaient sources de bon moral et même de bon rendement de nos activités. On y discutait joyeusement de la vie de tous les jours et l'on y critiquait librement les points faibles de notre organisation,

Vers la fin octobre le Commandant avait apporté une magnifique bouteille de vieille fine mais ne l'avait pas immédiatement débouchée. Nous avions peur qu'elle serve à quelque réception d'autorités qui en ces temps d'insécurité nous inspectaient souvent, nous que le cinéma appelait pompeusement « Ceux qui veillent ». Nous décidâmes donc un grand coup.

Le système de garde ne nous donnait pas satisfaction ; nous estimions que les sentinelles placées à l'extérieur pouvaient

être enlevées l'une après l'autre par un ennemi profitant de l'obscurité. Comme notre chef nous désapprouvait,

un pari fut conclu : Que nous parvenions à prendre le fort et l'alléchante boisson était à nous.

*
* * *

... Quand le soir tombe, nous sommes cinq à avancer lentement sur le glacie. La nuit sera noire car des nuages épais courent dans le ciel obscur. Nous approchons du fossé à l'endroit où un tuyau de plomb nous permettra de descendre au fond de l'obstacle.

Tapis dans l'ombre, nous attendons. Là-bas, vers Battice, des lumières brillent mais les baraques du camp tout près de nous ne sont que faiblement illuminées. Il fait froid et l'on ressent au cœur le petit pincement qui doit précéder l'instant des coups de mains audacieux ou des heures H tumultueuses.

Le calme maintenant s'établit : les blocs s'endorment. L'un après l'autre nous glissons le long du métal froid. Nous traversons le fossé. Attention aux barbelés qui barrent la contre-escarpe ! Doucement nous passons et l'escalade continue jusqu'à ce qu'un grand vent frais nous frappe au visage ; nous sommes sur le massif. Il y a deux cents mètres à ramper. Les trois hommes — les plus forts et les plus décidés de toute la garnison — sont déployés en avant. Je les suis, accompagné d'un adjudant. Nos mouvements, comme ceux d'un chien en arrêt, sont lents, précis.

Nous approchons de la sentinelle qui ne se doute de rien et dont on devine le fusil pendu à l'épaule. L'homme vient, s'arrête, regarde. A-t-il entendu quelque chose ? Nous ne bougeons plus. Non, il n'y a rien. Il se retourne. Un bond. Nous sommes sur lui, une main sur sa bouche. Je lui dis : « Je

suis le lieutenant : tais-toi ; c'est un exercice ». Il a compris, il se taira et nous suivra à distance. Et l'on reprend la progression sournoise. Nous attaquons le second factionnaire. Mais celui-ci résiste, ne nous croit pas quand nous nous disons ses amis, donne des coups de pieds. Il faudra attendre qu'il soit calmé et veuille bien faire le mort pour que nous relâchions notre étreinte.

Nous nous plaçons maintenant en embuscade. Nous attendons la prochaine relève pour faire prisonnier d'un seul coup plus d'un tiers de la garde. Mais nous pouvons parler car le massif est libre de toute surveillance. Bientôt nous entendons que la grille de la poterne s'ouvre. Silence ! Nous prenons nos postes de combat. L'un de nos patrouilleurs est dans la guérite. Le détachement grimpe le talus et nous voyons la lanterne sourde s'approcher en dansant.

Quand elle est à bonne distance, l'un des nôtres crie : « Halte ! » – Les arrivants s'arrêtent net. « Le mot d'approche ! » « Louvain » — « Un homme en avant ! ». La lumière seule s'avance. Tout doucement : « Halte » ! — « Le mot de passe ! » — « Louis » — A ce moment tout notre groupe se lève et je hurle : « Haut les mains ! » — Cernés et l'arme à la bretelle ces soldats n'opposent aucune résistance. Nous les désarmons puis mis au courant de la situation, ils reprennent confiance et jouent le jeu. Nous redescendons dans le fossé. La grille s'ouvre toute grande quand nous avons prononcé les noms magiques que nous venons d'apprendre.

Nous voici au corps de garde dont nous tenons le personnel sous la menace fictive de nos fusils. Ici on rit naturellement

puisque le local est éclairé et qu'on nous reconnaît malgré nos accoutrements d'assassins.

La matinée du lendemain se passa à mettre en place un nouveau dispositif de garde et à l'apéritif on but la vieille fine... et d'autres bouteilles.

Toutes nos nuits n'étaient pas aussi agitées. Beaucoup se passaient même à l'extérieur de l'ouvrage et pour certains d'entre nous la mobilisation fut le temps des amours.

Amours calmes et sincères avec de grands coups de découragement quand nous étions consignés parce que derrière la frontière les meutes grises bougeaient et menaçaient.

Amours avec de grands chagrins quand on croyait que tout allait céder et que l'on se disait adieu. Mais quels espoirs fous quand on rebouchait les trous de mines et que tout rentrait dans l'ordre, un ordre que nous voulions croire paisible et sûr.

Mes fiançailles avec Line furent une fête de famille certes mais aussi une fête des officiers du fort tous invités, pas tous présents puisque toujours nous devons veiller. On y rit, on y but, on y ébaucha d'autres idylles.

Six mois plus tard, en avril, le treize, nous nous marrions, confiants malgré tous les nuages qui s'amoncelaient, là, tout près, à quelques kilomètres du monstre de béton et d'acier qui nous gardait et dans lequel nous mettions toutes nos espérances.

*
* *

Nous avions entretemps changé de Commandant de Fort. Notre effectif était trop grand pour constituer une simple batterie ; il valait bien un groupe. On nous dépêcha donc à la fin de dix neuf cent trente-neuf un officier supérieur chef de l'ouvrage et deux capitaines pour commander les batteries.

*
* *

Le Major était un authentique héros de la guerre mondiale numéro un. Grand, bien découplé, athlétique, il assurait son autorité sans effort, simplement parce que l'on aimait bien de servir avec un pareil chef.

Il n'a jamais puni personne pendant tout son séjour au fort, mais un jour qu'un soldat, roulant à vélo dans les galeries, avait, dans la pénombre, failli percuter le groupe des officiers, se rendant vers le mess, j'ai craint un court instant pour la vie du jeune homme. Notre chef, tout rouge de colère, l'empoigna, mais heureusement, aussi vite, se calma et renvoya le milicien en lui disant : « Ne recommence plus ! ». Connaissant son métier à fond, le nouveau commandant eut tôt fait de créer l'atmosphère de cordialité et de sympathie mais aussi de travail et de dévouement qui devait faire de Battice une unité d'élite que dès le temps de paix on cite aux ordres du Corps d'Armée pour son esprit, pour son allant.

Je garde de ce supérieur un souvenir ému. Il était pour moi un ami cher car nous nous comprenions, animés tous deux d'un grand idéal de sacrifice et du feu sacré de l'action. Entre nous, existait la confiance et je n'ai plus guère, par la suite, retrouvé ce sentiment avec mes chefs du temps de paix. Sa disparition prématurée aura sans doute empêché bien des morts que les esprits timorés qualifient d'inutiles mais elle sera cause que la gloire réelle de Battice soit mise en doute parce que le sacrifice ne sera pas complet.

*
* *

L'hiver fut troublé par l'alerte de janvier. C'était un samedi soir. Il faisait délicieux dans la villa de ma fiancée où je passais la soirée à cinq cents mètres du fort. Un peu avant vingt-deux heures, on sonna à la porte d'entrée, un soldat était là qui me dit : « Le Major vous rappelle tout de suite ; il y a alerte ». Juste à ce moment, l'Institut National Belge de Radiodiffusion arrêta un concert pour lancer une émission spéciale. On rappelait dare-dare tous les mobilisés. Cinq minutes plus tard j'étais rentré et je reçus l'ordre de préparer toutes les destructions pour un sautage éventuel à l'aube. Mes équipes réunies, je partis dans la nature blanche et glacée. Il faisait froid et la terre était gelée sous une épaisse couche, Notre principal travail concernait un pont de la route Liège-Aix-la-Chapelle. Il nous fallut douze heures pour ouvrir les fourneaux, ce que nous exécutions normalement en vingt minutes. Dans le courant de la nuit une automobile venant de la frontière s'arrêta près de nous et le civil qui la conduisait

me dit : « Cette fois-ci, ça y est. Ils ont envahi la Hollande et vont nous attaquer. Nous fuyons tant qu'il en est temps encore ! ». Coupé de toutes sources de renseignements je ne pouvais vérifier ces déclarations. Aussi pressais-je mes hommes, leur montrant moi-même l'exemple, afin que la destruction fût prête à temps. Peine perdue d'ailleurs car il fallait briser pavé par pavé avant d'atteindre le tablier qui était aussi dur que le roc. Nous chauffions, dans la ferme à côté, de grands bassins d'eau que nous versions pour dégeler la terre.

Avant l'aube je fis prendre par mon personnel non occupé au terrassement un dispositif de combat pour résister à un coup de main que l'ennemi tenterait peut-être sur le pont. Puis le jour se leva, les heures passèrent, des gens se rendant à la messe vinrent nous dire bonjour. Et je sus que si l'alerte était générale, l'allemand n'avait attaqué nulle part, même pas en Hollande.

Un peu avant midi, la destruction était prête ; j'y laissai une garde puis je fis le tour de mes autres équipes. Tout était paré ; je rentrai au fort pour faire rapport sur ma mission. Ici c'était le grand branle-bas. Tous les postes de combat étaient occupés, toute la garnison avait abandonné les baraquements de surface et vivait sous terre.

Cela dura trois jours puis Hitler renonça à son offensive, ses plans ayant été éventés par l'atterrissage en Belgique d'un avion nazi perdu dans le brouillard, et tout rentra dans l'ordre encore une fois. Mais nous avions déménagé vers la caserne

souterraine et pour éviter toute surprise nous y vécûmes désormais malgré l'humidité, loin du grand air et de la lumière naturelle, dans l'inconfort.

*
* *

Les fortifications de Battice et d'Eben-Emael étaient en mil neuf cent quarante les plus puissantes de Belgique. Avec leurs voisines plus petites de Neufchâteau et de Pepinster, elles formaient la ligne avancée de la P.F.L.¹ comportant une seconde position qui de Pontisse à Flémalle passait par Barchon, Evegnée, Fléron, Chaudfontaine, Embourg et Bonnelles.

Battice, à cheval sur la grande route d'Aix-la-Chapelle et sur des voies ferrées reliant Liège à la frontière, dominait de sa masse agressive les dépressions profondes du pays de Herve : cuvette d'Aubel au Nord, vallée de la Vesdre avec Verviers, au Sud. Et malgré le site coupé par tant d'arbres fruitiers qui sont l'une des richesses de cette région d'élevage, peu de routes échappaient au contrôle de nos observatoires. Cinq coupoles de canons jumelés de cent-vingt et de soixante-quinze, des canons de soixante anti-chars et une bonne centaine de mitrailleuses sous cloche et dans des casemates parsemaient les soixante hectares de terrain militaire. Un fossé profond et large entourait les principaux ouvrages, et cet obstacle était renforcé de réseaux de fil barbelé et de champs de mines.

¹ P.F.L. : Position fortifiée de Liège



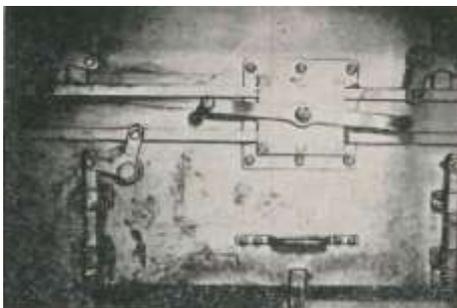
Le fort de Battice à cheval sur la grand'route d'Aix-la-Chapelle et sur des voies ferrées.



A la B.A.T. : effets comparés des soixante-quinze et des cent-vingt.



... parçourant sans cesse les six kilomètres de galeries larges et spacieuses.



Porte blindée dans les galeries du fort.



Une bombe allemande inexplorée devant la poterne principale.



Les catastrophes se succèdent ; au petit. IV d'abord.

Là-dessous, à trente mètres sous terre, nous vivions comme des termites, parcourant sans cesse les six kilomètres de galeries larges et spacieuses qui reliaient les puits bétonnés des organes de défense à la salle des machines, à la caserne souterraine où toute une garnison de six cents hommes pouvait dormir à l'aise et aux Postes de Commandement.

*
* *

Au début de mars les Allemands envahirent le Danemark puis débarquèrent en Norvège. Il était difficile, en suivant la presse, de discerner où était le succès. Les noms d'Andallsness et de Namsos furent claironnés par les radios alliées comme autant de victoires. Pourtant on rembarquait et ce n'est qu'à Narvick que l'on sentit une résistance acharnée des Chasseurs Alpains français. Au fort on pensait à tous ces combats et nous nous sentions partagés entre l'impatience de l'action et le désir sincère que notre Patrie échappât au désastre. Des mesures furent prises pour empêcher l'atterrissage de parachutistes sur le massif.

*
* *

Puis le printemps revint, radieux. Deux fois on nous fit partir au camp d'Helchteren en Campine pour que nos artilleurs s'entraînent au tir des canons. Deux fois nous revînmes le même jour parce qu'il y avait alerte.

La seconde fois, j'en étais ; c'était le neuf mai mil neuf cent quarante. Le huit mai dans la soirée nous avions remporté une grande victoire en battant l'équipe de foot-ball du fort d'Embourg. Après le match j'étais passé chez moi, prendre ma tenue de campagne. Puis avec ma jeune épouse – nous étions mariés depuis vingt-six jours – je revins vers le cantonnement où je devais passer la nuit. Il faisait délicieux, « l'heure exquise à l'approche des soirs » comme l'a dit Rodenbach.

A la grille, devant la sentinelle présentant les armes, je dis au revoir à ma femme ne me doutant pas que ce dernier baiser n'aurait plus de pareils avant cinq longues années. J'étais capitaine de l'équipe de foot-ball et je dus, bon gré mal gré, fêter notre succès avec les autres officiers avant de gagner l'étroite couchette qui m'était réservée dans le palace souterrain. En superposé au dessus de moi dormait l'officier électricien. Cette nuit fut bien courte et j'étais fatigué quand la colonne s'ébranla le lendemain matin. Il faisait chaud. L'après-midi se passa en reconnaissances et quoique n'étant pas de la légion, je devais sentir bon le sable chaud quand ces travaux préliminaires furent terminés. En tous cas, j'étais noir de poussière.

Au mess le général commandant de l'artillerie du Corps d'Armée, apportait une bonne nouvelle : Les congés, supprimés depuis les dernières alertes, étaient rétablis. Tout allait donc bien et il n'y avait rien à craindre dans l'immédiat. Je me couchai très tôt afin d'être bien en forme pour exécuter mes tirs.

DEUXIEME PARTIE

VIOLENCE

*« Combien ont disparu, dure
et triste fortune ». (V. Hugo).*

Chapître I : LE RETOUR

Je n'eus pas le temps de m'endormir. J'étais couché depuis une demi-heure et j'appréciais la douceur du lit et la fraîcheur des draps blancs lorsque mon ordonnance arriva en coup de vent : « Levez-vous, mon Lieutenant ! on retourne à Battice, il y a encore alerte ! ». – Cette fois j'éclatai ; je croyais d'ailleurs à une facétie de la part de mes camarades. Mais la figure du soldat et les bruits que j'entendais dans les autres chambres me décidèrent. Je me levai et m'habillai. Devant ma fenêtre, deux gradés du camp discutaient : « Je vais sonner l'alarme » disait l'un « cette fois, c'est sérieux ! ».

Je me hâtai et laissant mes bagages aux soins de mon boy, je me rendis aux ordres du commandant de détache/ ment. Déjà la colonne se formait ; on partait de nuit pour regagner le fort. Il ne manquait pour que nous puissions nous mettre en route que le chef des chauffeurs. Il était parti dans sa famille, à Hasselt, distante de vingt kilomètres. Un motocycliste avait été dépêché pour le retrouver mais ce n'est que trois heures plus tard que l'officier du Corps des Transports revenu, nous pûmes démarrer.

Assis entre le conducteur et un Sous-Lieutenant de réserve ami, je laissai à celui-ci le soin de convoier notre véhicule et en prévision des fatigues des jours à venir, je m'en[^] dormis du sommeil du juste.

Lorsque je m'éveillai, une aube lumineuse et rayonnante avait chassé les ténèbres mais mon voisin, Albert, me mono tra aussitôt vers la gauche des essaims bourdonnants, autour desquels s'encadraient, deçi-delà, des flocons blancs. Les avions allemands montaient vers la Hollande mais plus près de nous, d'autres semblaient mal résister aux coups d'une DCA² imprécise et s'abattaient, à notre grande joie. Ce n'est que plus tard que je sus qu'Eben-Emael, notre grand fort frère, en face duquel nous étions à ce moment arrêtés pour décharger du matériel d'observation, avait succombé dès la première heure du combat sous l'attaque d'aéroportés. Ce que nous avions pris pour des avions abattus n'étaient que les transports de ces troupes à l'assaut.

Nous reprîmes notre marche et au bas de la descente de Haccourt, nous croisâmes des compagnies qui montaient en ligne. A Visé, un lieutenant de génie nous fit hâter notre traversée de la Meuse dont le pont allait sauter. Notre avance devenait de plus en plus difficile car les routes s'encombraient de troupes et de gens qui fuyaient. A un arrêt, une bonne vieille dame demanda de sa fenêtre, avec son savoureux aco cent liégeois : « Est-ce que c'est la guerre, Monsieur ? ». Mon vieux camarade Jean lui répondit sur le même ton :

² D.C.A. = Défense contre-avions

« Ben ! On le dirait, n'est-ce pas, Madame ! ». Les escadrilles continuaient dans le ciel leur carrousel effréné, Visé dépassée on s'arrêta encore : les U.Cy.F.³ avaient basculé les énormes blocs de béton dont ils disposaient comme moyen d'obstruction et il fallut faire demi-tour sur la route étroite, camion par camion. Je descendis pour diriger la manœuvre et c'est là que j'eus la première émotion de cette campagne. Car du gros des avions se dirigeant vers le Nord, deux appareils se détachèrent et piquant, s'approchèrent de nous.

Je fus bien étonné lorsqu'après avoir tourné au-dessus de nos têtes, ils s'éloignèrent sans lâcher de bombe, sans tirer un coup de canon ou une rafale de mitrailleuse sur cette cible merveilleuse que formait l'agglomérat de nos véhicules, Je ne savais pas encore que pour les allemands « Befehl ist Befehl ! »⁴; les instructions qu'ils avaient reçues ne comportaient sans doute pas qu'ils nous attaquent.

Redescendus sur Visé, nous longeâmes la Meuse en direction de Liège. Le chef de détachement, donna soudain l'ordre d'arrêter le mouvement ; puis lui-même, dans sa voiture, partit à toute vitesse.

Les officiers restants tinrent un rapide conseil et il fut décidé de foncer sur Battice, chacun pour soi, si la colonne, dans la

³ U.Cy.F. : Unités cyclistes frontière — Troupes de couverture à la frontière germano-belge.

⁴ Un ordre est un ordre.

cohue naissante, se fractionnait. J'étais dans le second camion et mon chauffeur ne put suivre le véhicule de tête, la route étant encombrée d'unités battant en retraite. J'arrivai avec tout le reste du détachement à Fléron où la circulation était bloquée par un nouveau barrage. Mais celui-ci dont nous possédions le même type dans notre matériel de défense, était connu de nos soldats qui savaient comment l'ouvrir. Il ne leur manquait que des outils mais avec leurs mains, avec leurs dents, ils se mirent rageusement à l'ouvrage. Le cœur et l'ardeur qu'ils montraient en disaient long sur leur volonté de se battre au plus tôt. Une seule défaillance, celle du sous-officier des troupes de transport qui me dit ne pas vouloir aventurer plus loin ses véhicules sans un ordre de Son lieutenant, parti avec notre commandant. La main sur la gaine de mon pistolet, en un geste très significatif je lui donnai l'ordre formel et militaire de rester à ma disposition. A moto, je me fis conduire à l'entrée du fort de Fléron où je demandai que l'on prévienne Battice de notre rentrée imminente. Je dis au-revoir au commandant de la batterie de l'ouvrage, un « pays », qui, non loin de là, attaquait à la mitrailleuse tous les avions passant à portée et achevait un bombardier ennemi regagnant péniblement sa base. Je revins à la barrière que mes hommes, sous la direction de tous les gradés, s'acharnaient à ouvrir. Une grosse coupole tirant à toute volée juste au dessus d'eux les gênait. Mais bientôt je pus faire passer mes camions ainsi que la voiture qui venait de nous rejoindre. Certain désormais que nous serions bientôt tous à nos postes de combat, je laissai à d'autres le soin de rétablir l'obstacle et, responsable des

destructions, je fonçai à toute vitesse pour contrôler la bonne exécution de cette mission. Je trouvai un contournement pour franchir une dernière obstruction à Micheroux et avant sept heures je pénétrais dans notre fort.

Ici les figures étaient sombres : le Major Bovy venait de mourir, un patrouilleur avait été abattu à notre destruction principale, tout près de l'ouvrage et la ferme Donéa qui empêchait le tir dans tout le Nord de notre zone d'action n'était pas encore détruite. C'est là que je me rendis d'abord et que je trouvai le sergent Marchal et son équipe de pionniers. Comme eux, j'estimai que le cordeau détonant était humide et qu'il fallait le remplacer pour réussir le sautage.

L'ennemi étant très proche je postai quelques tireurs sur la route descendant vers Thimister. Puis, tous revenus à l'abri du Bâtiment I, le sergent alluma la mèche et la maison s'écroula dans un grand nuage de poussière et de foin. Nous revînmes à l'habitation dont il fallait à coups de madriers achever des pans de murs restés debout. J'eus, à ce moment, le loisir de contempler le spectacle désolant. Nos baraquements du temps de paix et un grand pont de bois, franchissant le fossé pour des travaux en cours sur le massif, brûlaient dans un grand nuage de fumée noire. Sur toutes les routes, des cortèges de pauvres gens fuyaient devant l'envahisseur. Nos canons réglèrent leur tir, s'appêtant au massacre et les mitrailleuses contre-avions nous assourdisaient de leur tac-tac à chacun des nombreux passages d'appareils ennemis.

Lentement, refermant méthodiquement derrière nous les trouées des réseaux barbelés et des obstacles antichars, nous rentrâmes dans le fort.

Chapître II : COMBATS

« Battice donne un exemple digne d'être cité dans les écoles... » (Kleine Kriegshefte)⁵.

Une dernière destruction devait être effectuée d'urgence, celle du toboggan. Pour le cas d'une attaque par surprise, descendait de l'une de nos baraques de surface, une rampe glissante, continuée jusqu'aux galeries par un puits avec échelles de fer.

Dès que l'incendie aurait cessé, ce chemin pourrait être emprunté par l'ennemi ; il fallait se hâter de le barrer en le faisant sauter, Vers dix heures la mise à feu fonctionna crevant une conduite d'eau et provoquant dans la galerie où nous travaillions un fort écoulement. Ce fut un long moment d'intense émotion car le liquide coulait avec une telle abondance que nous nous demandions si nous parviendrions à l'arrêter ou s'il ne faudrait pas évacuer le Fort sans combat, Un soldat fut envoyé pour couper la distribution de surface et peu à peu le flot s'arrêta. Notre équipe du génie construisit un mur épais pour boucher l'entrée désormais inutile,

Ma mission d'artificier était momentanément terminée et j'allais pouvoir me consacrer au commandement de mes six

⁵ Kleine Kriegshefte = Petits cahiers de Guerre — Récits de correspondants de guerre allemands.

canons de soixante quinze millimètres, répartis en trois couples.

A mon P.C.⁶ on me donne des détails sur les évènements de la nuit.

Le Major Bovy, avait été évacué le cinq mai sur l'Hôpital Militaire de Liège. Il avait, ce jour là, donné l'ordre de lui envoyer sa voiture si la guerre éclatait, ce qui avait été exécuté. Notre chef, bravant la souffrance, dominant sa faiblesse, passant outre aux ordres des médecins, avait repris sa place dès quatre heures du matin. Il avait lui-même dirigé la mise en état de défense de l'ouvrage puis à six heures, quand partait le premier obus de ses canons, il s'était écroulé, mort, victime de son devoir.

Pour le soldat Kevers aussi, ces premiers jours de guerre pouvaient être de tout repos puisqu'il était chef cuisinier. Mais pour cet ancien de la Légion Etrangère, le goût du risque et du « baroud » a bien plus d'attrait que la vie quiète de la caserne souterraine. Voilà précisément Dandrifosse⁷ qui part en patrouille et cherche un compagnon. Ils iront ensemble s'embusquer à la BAT⁸ où, bientôt, ils voient arriver des motocyclistes allemands. Posément, ils ouvrent le feu et abattent plusieurs ennemis. Mais Kévers s'est agenouillé pour mieux ajuster son tir et découvre tout le haut de son buste.

⁶ P. C. : Poste de Commandement.

⁷ Mort le 21 mai au B.I.

⁸ BAT : Nom en code de la destruction routière déjà signalée.

Une rafale de mitraillette arrête son action. Son compagnon qui le croit mort, décroche et rentre, Kévers aura encore la force de se traîner jusqu'à l'entrée du fort où malgré les soins dont on l'entourera il ne tardera pas à expirer.

Mon adjoint me raconte tous ces évènements et me met au courant de la situation de notre unité. A l'A Nord, notre couple base, le monte-charges a été actionné avant notre rentrée par des soldats de l'autre batterie qui ne connaissaient pas cette mécanique. Le câble s'est rompu, l'un des servants de fortune a été assommé et nous serons obligés pendant tout le siège de monter à bras les projectiles. Comme l'escalier donnant accès à la chambre à canons comporte cent et huit marches, on se rend compte de la dépense d'énergie que nous fit gaspiller ce stupide accident.

J'envoie mon second qui n'a pas dormi la nuit précédente, prendre quelques heures de repos et je dirige moi-même le tir sur les objectifs que me signalent les PO⁹ : colonnes en marche sur les routes du plateau, rassemblements ennemis dans les villages évacués. J'interdis aussi des points où l'allemand pourrait passer. Mes pièces, je m'en aperçois vite, tirent juste mais, pas très solides, donneront beaucoup de travail à nos mécaniciens d'armement. Nous recevons encore, en ce dix mai, un camion de vivres frais puis le soir tombe. Et avec les ombres de la nuit, nous sentons bientôt que nous sommes encerclés.

⁹ P. O. : Poste d'observation.

L'ennemi nous entoure de toutes parts et son audace est terrible. Il pousse des mitrailleuses vers nos phares qu'il arrose de projectiles, heureusement sans effet sur le verre incassable. De petits canons anti-chars attaquent nos coupoles à partir de la lisière des réseaux de barbelés. De partout arrivent à mon PC des demandes de tir et quoique aidé par un officier et deux sous-officiers connaissant parfaitement leur métier, je suis débordé.

...On s'est installé dans la guerre, dans cette guerre de forteresse si spéciale et si terrible parce que, nous dit justement Charles de Gaulle, « l'impression de se trouver au centre des coups, l'horrible isolement, le fait de vivre avec ses blessés, l'effritement continu de forces qui ne se renouvellent pas, désagrègent vite la valeur morale des troupes ».

Toute la journée je reste aux coupoles, près des servants ou à un observatoire d'où je puis étudier le terrain. Je prends parfois la place d'un pointeur et dirige le feu des pièces sur un point où je devine l'ennemi. Ou bien, par les créneaux de la cloche, j'envoie quelques coups de fusil sur un volet qui bouge ou un allemand qui court dans une prairie. Avec d'autres officiers, avec les guetteurs, les observateurs, les patrouilleurs nous sommes des chasseurs à l'affût d'un gibier qui ruse, qui se cache, qui se dérobe, mais qui mord. Car ses coups, à mesure que passent les jours, deviennent plus terribles. Aux armes légères succèdent de gros canons qui nuit et jour labourent tout le terrain, sans faire grand mal heureusement. Et nous répondons en attaquant des batteries, interdisant les points de passage, harcelant des cantonnements, détruisant des colonnes, repoussant des assauts, faisant des morts, le plus de morts possible.

En ce second dimanche de combat il fait très calme. Un calme qui nous étonne après l'excitation de la veille, Nous apprendrons, après la reddition, que ce jour-là le Com. mandement allemand a relevé le Gemischte Regiment¹⁰ qui nous attaquait et dont les grandes pertes émoussaient le mordant. Il fait calme et quoique j'ai décidé de n'avoir jusqu'à la fin de la guerre d'autres idées que celles de la victoire, je pense à ma famille. Par le créneau de la cloche, je vois, tout près, la tourelle de notre villa.

Où est ma femme maintenant ? Depuis le huit mai au soir je ne l'ai plus revue. Je suis passé à quelques mètres de chez moi lorsque nous sommes rentrés du camp, Mais les devoirs impérieux de ce début de guerre ne me permettaient pas de m'arrêter pour des adieux amollissants. J'ai envoyé mon ordonnance à la maison. Marcel m'en a rapporté l'assurance que ma jeune épouse est courageuse et la nouvelle que toute la famille s'apprêtait au départ. Où sont-ils ? Sur quelque route de France peut-être, exposés aux mitraillades des « stukas » et à la misère qui accompagne les fuites devant l'envahisseur. Nous reverrons-nous jamais et de quoi demain sera-t-il fait ?

Je secoue ces pensées ; la nature est belle sous le grand soleil de mai. Des troupeaux de vaches errent en liberté et ce soir nous aurons de la viande fraîche ; une par trouille va sortir pour abattre l'une de ces bêtes.

¹⁰ Gemischte Regiment – Régiment combiné.

Non pas que nous souffrions de la faim mais depuis le dix mai nous n'avons que des conserves et, en guise de pain, des biscuits durs que l'on ramollit à l'eau pour ne pas se casser les dents. Les rations diminuent car les réserves s'épuisent et le Commandant a admis le principe d'une razzia dans le village de Battice d'où l'on ramènera des provisions. Je suis volontaire pour commander l'expédition.

*
* *

Mais celle-ci n'aura pas lieu car le lendemain commence le grand massacre.

Déjà nous manquons d'observateurs. Trois de nos quatre postes extérieurs sont tombés tragiquement. L'ennemi les a d'abord attaqués avec son infanterie et ses pionniers

De la cloche blindée l'un des quatre ou cinq hommes, enfermés depuis des jours dans ce local de deux mètres sur trois, surveille l'avance des uniformes verts de gris. Ceux-ci rampent lentement vers les barbelés. Quand ils sont à portée, sur un appel, nous ouvrons le feu de nos canons aux quatre coins du réseau de protection. Parfois l'ennemi passe quand même et atteint le réduit. Alors nos pièces concentrent leur tir fusant à l'aplomb de l'abri d'acier et de béton où les défenseurs se battent au pistolet. A la Croix de Charneux, c'est vingt-six fois en une nuit que nous avons ainsi repoussé l'assaillant. Et pourtant, la situation de ces braves gars était terrible.

Le onze mai, leur chef envoie Mertens reconnaître une ferme des environs. Juste à ce moment les allemands arrivent et parmi les ennemis qui rampent, le Maréchal des Logis Servais, ne reconnaît pas son patrouilleur et le blesse à mort. Pendant trois longues journées, le malheureux va agoniser dans cet espace exigü, au milieu de ses camarades qui le soignent avec un dévouement admirable tout en veillant et combattant à chaque instant.

Pour moi je n'oublierai jamais ces minutes impressionnantes où, la nuit, j'attendais au téléphone de mon PC le moment de déclencher les tirs. Je percevais tous les bruits de l'observatoire, les râles du blessé, les questions de Servais au guetteur : « Est-ce qu'ils approchent ? » — Et puis, plus près, plus fort : « Tirez, mon Lieutenant ! ». Et j'entendais là-bas, éclater nos obus. Parfois pourtant l'ennemi arrivait aux escaliers conduisant à la casemate souterraine. — Je comprenais ses cris : « Heraus, Kamerad ! »¹¹. Ses pas déjà résonnaient sur les marches cependant qu'une grenade, glissée dans le manchon par nos soldats, explosait sourdement. Des cris et des imprécations en langue tudesque m'arrivaient de très loin et puis tout se taisait. Et comme s'il était à côté de moi, j'entendais la voix calme, un peu oppressée de Servais : « Ils sont partis, mon Lieutenant ! ». Plusieurs fois chaque nuit nous repoussions ainsi des assauts.

Dans la soirée du treize mai, Mertens mourut. Ce moment fut particulièrement pénible. Servais me dit qu'il y avait des

¹¹ Heraus Kamerad ! “ Sortez camarades !

fumées plein l'abri, qu'il y faisait intenable et que Mertens voulait de l'air. Les allemands venaient d'attaquer et se préparaient à recommencer. Ce n'était pas le moment d'ouvrir la porte blindée et le ventilateur à bras donnait très mal. Le médecin, que j'avais fait appeler, donna quelques conseils.

Rien n'y fit ; un peu plus tard, Mertens trépassait et ses camarades, après une nouvelle attaque, l'ensevelirent sous du chlorure de chaux, dans la tranchée. Mais combien tragique était la situation de ces quatre gaillards soignant ce mourant dans cet espace si réduit pendant qu'au dehors l'ennemi n'attendait qu'un instant de relâchement pour s'emparer du faible ouvrage ou le faire sauter. Et toujours l'un de ces braves était dans la cloche, guettant, dirigeant nos tirs, faisant des coupes sombres dans les rangs de l'agresseur.

Cela dura jusqu'au seize. Vers le soir, MN 29, ainsi s'appelait en code le poste, ne répondit plus à nos appels. Les allemands avaient coupé la ligne téléphonique souterraine qui seule nous reliait à ces frères malheureux. Deux autres observatoires surveillèrent la Croix tout en essayant d'entrer en communication par signaux optiques avec les isolés. Au début de la nuit une grosse boule de feu fut remarquée puis plus rien.

L'épilogue est digne d'Edgard Poë : l'épouse de Servais vint à Battice le vingt-huit mai. On lui dit, au village, que la garnison du fort était partie en captivité. Elle se rendit à Charneux où elle apprit que l'abri était tombé. Seule elle alla jusque là.

Près de la cloche fracassée, des cadavres gisaient et parmi eux celui de son mari. Folle de douleur, la pauvre femme enleva le cadavre dans un taxi et le raz mena à Seraing où elle le fit inhumer.

*
* * *

Et ainsi, petit à petit, toutes les voix amies se taisaient. Nos observatoires, l'un après l'autre, succombèrent : MN 29 d'abord puis 305 où Xhonneux se couvrit de gloire. Pour lui le devoir était de tout voir et de tout renseigner, de diriger constamment nos feux précis sur des objectifs importants mais aussi d'attaquer avec ses faibles moyens tout ennemi qui passe à portée, cyclistes ou motocyclistes circulant sur les chemins proches, petits détachements isolés. Ce qui lui attira bientôt les foudres de l'allemand. Ce fut le bon temps pour notre héros ; ses cris de triomphe résonnèrent au téléphone : « J'en ai encore descendu deux, mon Commandant ! » Bien soutenu par l'artillerie il tenait bon. Puis le silence se fit ; la ligne était coupée. Xhonneux ne se rendit pas pour autant, se défendant à mort jusqu'à ce que dans un bruit et une flamme infernale, toute la petite garnison sautât. Des quatre hommes, seuls Xhonneux et Libert survécurent à leurs graves brûlures...

VM 23 et MM.12 périrent de la même manière et nos meilleurs patrouilleurs furent capturés alors qu'ils tentaient de rétablir la liaison avec ces organes.

Le silence a succédé aussi aux cris d'agonie des forts de Liège : Boncelles, Flémalle, Evegnée sur lequel nos tirs furent déclenchés, Chaudfontaine où nous tuâmes beaucoup d'assaillants. L'un après l'autre, ils sont tombés, et le dix-neuf mai, il ne reste plus que trois ouvrages de la place : Battice au centre et ses deux voisins plus petits Pépinster et Neufchâteau, qu'il couvre de ses feux comme une mère poule, de ses ailes, protège ses poussins. Le vingt et un, Neufchâteau doit capituler car notre aide n'a plus été aussi efficace qu'elle l'avait été la veille quand l'ennemi après une préparation effrayante par canons et par bombes, avait pris pied sur son massif. Toute l'artillerie de Battice tirait sur ces attaquants qui quoique bien placés pour utiliser leurs lance-flammes durent se retirer laissant sur le terrain des morts et des blessés nombreux. Aussi le lendemain le bombardement fut-il plus violent encore et il s'abattit cette fois sur Battice en même temps que sur Neufchâteau ce qui explique que notre soutien fut moins ferme et que notre voisin du Nord hissa le drapeau blanc. Nos pièces arrivaient d'ailleurs au bout de leur rouleau, usées, fatiguées par douze jours d'activité incessante.

Il ne reste plus maintenant que Battice et Pepinster. Encore ce dernier est-il peu gênant pour l'adversaire tandis que nous barrons la route principale d'invasion, celle qui d'Aix-la-Chapelle, par le plateau de Herve, rejoint Liège et la Meuse. Battice doit donc mourir au plus vite : telle est la décision de

l'OKW¹². Tous les moyens accumulés pour écraser la place fortifiée vont concentrer leur action sur nos coupoles, sur nos casemates et sur nos cloches d'acier. Nous sommes secoués à toute seconde par des déflagrations effrayantes qui soulèvent des masses de terre, qui bouchent les embrasures, qui comblent le fossé, qui pulvérisent le béton, qui détruisent les coupoles mais surtout qui tuent les hommes restés stoïquement à leur poste.

Et les catastrophes se succèdent : au petit IV d'abord, puis au I, au V, au VII¹³, partout des coups terribles nous sont assenés. Un lieutenant est au Jonckey d'où il peut observer vers Neufchâteau dont nous ignorons encore la capitulation. Il prévient le bureau du Commandant que la grille de la poterne du Bâtiment I est démolie. La communication avec cet organe est demandée mais personne ne répond. Nous sommes, en ce moment, plusieurs officiers réunis dans le PC du Fort. Le Commandant envoie l'adjudant candidat officier de réserve Doutrelepon¹⁴ se rendre compte sur place de ce qui se passe, Nous n'attendons pas longtemps : Hubert, un athlète puissant, revient en titubant et portant sur son dos un soldat inanimé. Il le dépose puis s'affale, bavant et tout pâle, sur un fauteuil. Un médecin décèle aussitôt, chez les deux

¹² O.K.W. : Oberkommando der Wehrmacht – Commandement Suprême de l'Armée allemande.

¹³ Petit IV, I, V, VII... noms de différents bâtiments (coupoles, cloches ou casemates) reliés entre eux par les galeries souterraines et qui forment les organes de combat du fort.

¹⁴ Abattu en 1943, à Louvain, par la Gestapo.

survivants, les symptômes d'empoisonnement par l'oxyde de carbone, qui tue. Les allemands nous attaquent-ils avec des gaz de combat ? C'est la question que tous nous nous posons. Puis nous bondissons pour les ouvrir sur les barriques contenant les boîtes universelles, prévues contre ce gaz, dont les émanations sont fréquentes dans les abris souterrains. Le travail est long, pénible, trop long parce que nous savons que des camarades meurent, tout près de là et que ces filtres pourraient des sauver. Le tonneau est ouvert dans mon PC. J'ai arraché le groin de mon masque et on me passe la cartouche salvatrice. Coup de théâtre ! Elle ne s'adapte pas au couvre-face, sa tubulure étant trop large. On hésite, on tâtonne. Sans protection, deux officiers courent vers le I, malgré des conseils « raisonnables » de l'un ou l'autre qui a peur. Car une crainte panique s'insinue maintenant dans les cœurs les plus faibles. Le moral de la garnison subit une grosse épreuve.

Je replace sur mon masque le filtre ordinaire et je me dirige vers le I. Cinquante mètres à peine de galeries et j'entre dans une fumée épaisse qui rapidement envahit tout le Fort. Je croise un docteur avec une équipe d'infirmiers, munis d'appareils Dräger à oxygène, qui ramènent des blessés. Je vais jusqu'au pied de l'escalier de fer qui monte vers les casemates de combat. Impossible d'aller plus loin et tous ceux qu'on a pu atteindre étant évacués, je reviens après l'aumônier qui a béni tous ces morts, prononçant sous son masque, les paroles de pardon.

Je suis à peine de retour que ma coupole-base téléphone qu'elle n'a plus d'air et qu'elle va devoir évacuer. Des spécialistes sont dépêchés qui réparent le ventilateur.

Puis c'est le V qui est durement touché. Une bombe énorme éclate devant sa poterne. Les yeux du servant de fusil-mitrailleur, défendant cette sortie, éclatent. Son voisin reçoit dans le crâne la vis à papillon qui fixe le volet du tube de lancement de grenades. La matière cérébrale coule sur le pavé. D'autres blessés sont évacués vers l'infirmerie.

Et de partout des coups de téléphone nous arrivent annonçant des désastres. Nous tâchons de rendre coup pour coup et quoique attaquées à très courte distance par des pièces antichars puissantes, nos coupoles tirent sans discontinuer, partout où l'ennemi pourrait se trouver.

Je dirige le feu des soixante-quinze sur la gare de Battice où souvent l'ennemi s'est embusqué, sur des carrefours qu'il pourrait emprunter. Ah! si nous avions encore des observatoires !

Mais après cette tempête, le calme s'établit : l'artillerie allemande ne nous bombarde plus, les stukas ont vidé le ciel. Seul le fort tonne tant qu'il peut mais il ne peut plus beaucoup car après chaque action, de grosses réparations doivent être entreprises.

Dans le silence, soudain, la sonnerie du téléphone grésille « Quoi » dit le Commandant « des parlementaires ? »...

Après nous avoir fait cesser le feu, notre chef désigne pour l'accompagner le Commandant de la première batterie et, en tant qu'interprète, l'adjudant COR Doutrelepon, de

Malmédy, qui connaît parfaitement l'allemand. Ils partent vers le V sur lequel les porte-parole ennemis ont été dirigés.

Châpitre III : LA FIN

« Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier » (Voltaire - Histoire de Charles XII).

QUAND nos plénipotentiaires reviennent, tous les officiers sont réunis au P.C. du Commandant. Celui-ci nous déclare qu'il a conclu une trêve jusqu'au lendemain à six heures du matin et qu'avant toute délibération nous allons visiter l'ouvrage afin de nous faire une idée exacte des coups qu'il a reçus et de sa capacité de continuer une résistance qui sera dure, peut-être mortelle.

En groupe nous sortons par le V, dangereusement lézardé et dont les escaliers ne donnent plus que sur un gouffre profond.

Nous commençons un voyage fantastique dans un paysage de cratères où, à chaque pas, on risquerait de se rompre les os si la lune ne nous éclairait brillamment.

Il fait calme et seul le ronronnement de moteurs d'avions trouble le grand silence.

Je m'écarte, seul, pour inspecter mes coupoles. Des barres de l'armature du béton s'élèvent vers le ciel comme de maigres bras suppliants.

Je rejoins les autres qui sont redescendus dans le fossé et s'arrêtent à la poterne du I. De grosses masses de béton

barrent l'entrée et de devant, on crie : « Quelqu'un de min ce pour passer entre les blocs ! ». Je m'y précipite et j'aurai la primeur d'un spectacle horrifiant dans la lumière trouble des lampes qui ont résisté à l'explosion.

Sur les marches de l'escalier métallique qui conduit à l'étage haut, des soldats sont assis qui me fixent mais dont les paupières ne battent plus jamais. Le souffle les a tués là, alors qu'ils tentaient d'échapper à leur sort tragique. Dans la casemate de droite des corps nus s'enchevêtrent en une macabre danse.

Plus loin, sur un lit de caisses de munitions, en pyjama et souriant, dort pour toujours, mon vieux camarade le premier chef Dormal, mon condisciple de l'Ecole des Pupilles, le boute-en-train de la bande de gosses que nous étions alors...

Du dessous, je perçois de faibles appels. Un médecin et un soldat spécialiste des sauvetages dans les mines, m'ont rejoint. Ensemble nous descendons. Là aussi il y a des morts mais parmi eux une salopette bleue se traîne et un homme tout noir supplie. Sa bouche et ses oreilles saignent doucement. Il a perdu toute notion des choses et nous devons le ficeler et le haler avec une grosse corde pour le ramener au grand air. Sa vie est sauvée mais son esprit reviendra-t-il jamais ?

Un second survivant, bien à lui celui-là, ne passera pas la nuit¹⁵. Ainsi une seule bombe allemande a tué d'un seul coup plus de trente défenseurs de ce coin du Fort.

...Tristement, nous nous rendons au rendez-vous nocturne où de graves décisions vont sceller nos destins. On sent que la partie sera dure pour faire triompher le point de vue de la résistance à outrance. Tous les officiers réunis sont pâles et nerveux pendant que notre chef expose le but de cette réunion extraordinaire. L'un après l'autre il nous interroge sur l'état de nos matériels, sur les munitions qui nous restent, sur le moral de notre troupe.

La situation tourne à la catastrophe mais les jeunes officiers interviennent vigoureusement, pour amener ceux qui encore hésitent, à vouloir continuer la lutte. Je leur dis que l'ennemi, libre du côté de Neufchâteau, va concentrer sur nous son infanterie et ses pionniers dont nos boîtes à balles feront des hécatombes. Nous succomberons certes mais l'allemand paiera cher cette conquête. D'autres combattent l'idée de ce qu'ils appellent, déjà, un massacre inutile. Puis sur un bout de papier, chacun, secrètement, va inscrire oui ou non. Le oui de la bataille à mort, le non de la capitulation, le non de la reddition et de la captivité...

Lentement, les petits papiers blancs sont ouverts dans l'atmosphère tendue. Ce ne sont que des non et encore des

¹⁵ C'est DANDRIFOSSE dont il est question au début du chapitre II.

non. Puis un oui, deux oui, trois oui. Presque tous veulent en finir. Le Commandant nous renvoie, ne gardant près de lui que les membres du Conseil de Défense. Les délibérations sont courtes et de nouveau nous sommes rassemblés. Notre chef nous annonce ses décisions irrévocables : Vu nos grandes pertes, la fatigue de notre armement et le mauvais moral d'une partie de la garnison, considérant surtout que notre action est sans effet pour aider l'Armée de Campagne encerclée autour d'Ostende, il a décidé de rendre le Fort.

J'éclate en sanglots cependant que la nervosité d'autres se manifeste par une violente dispute ou par... de la joie. Si ceux-là qui sont contents de ce qu'est finie notre résistance savaient ce qui les attend ils connaîtraient d'autres sentiments.

*
* * *

Rentré à mon PC je communique aux coupoles les nouvelles et l'ordre de mettre hors d'usage tous les organes de feu ainsi que tout ce qui pourrait servir à l'ennemi. Puis je me rends à ma chambre où Marcel s'affaire à bourrer mes valises. J'ai de longue date prévu ce moment et un costume civil doit m'aider à quitter l'ouvrage clandestinement. J'ai le tort de rechercher un compagnon de fuite et de m'ouvrir de mes projets à l'un de mes supérieurs. Celui-ci, vu les circonstances de trêve, m'ordonne de rester avec tous ces hommes qui sont déjà captifs et afin que je n'aie pas le temps d'organiser une

évasion il m'envoie dans les locaux à canons contrôler le travail de démolition. Le sens de la discipline que des années durant on nous a inculqué ne me permet pas de secouer l'emprise de la hiérarchie. J'obéis donc.

Partout on casse, on broie à coup de masse, on jette dans les puits des projectiles et des armes. Mais nous ne pouvons nous servir d'explosifs pour détruire plus vite : ordre du Commandant, qui craint que les allemands l'accusent d'avoir violé la trêve sacro-sainte.

Je reviens à la caserne avec l'un de mes chefs de couple, comme moi désespéré. Il règne ici une joie nerveuse, celle de la délivrance proche après la longue étreinte de la terre, celle surtout de l'alcool qui coule à flot : rien ne doit tomber aux mains de l'ennemi, de ce qui est mangeable ou buvable.

A l'infirmerie le spectacle est navrant : Tous les lits sont occupés et pour leurs derniers moments, on isole les mourants dans les chambres évacuées par les officiers. De là, les malheureux passeront à la nécropole aux cases de zinc luisant. Une tête bandée avec deux trous sanglants à la place des yeux sera la dernière vision que j'emporterai de cet antre de misère.

*
* *

Mais on m'appelle une fois encore au P.C. Je dois rassembler mes hommes et me tenir prêt à quitter avec eux, ce morceau

de Belgique pour lequel les moments de liberté sont désormais comptés.

Il y fait d'ailleurs irrespirable car les moteurs sabotés n'assurent plus la ventilation et la réserve de mazout inonde toute la grande galerie.

Vers six heures le Commandant sort pour annoncer aux allemands la nouvelle qu'ils espèrent. Une dernière fois je monte en tête de la garnison les cent et huit marches menant à la poterne et bientôt je croise deux « feldgrau » qui gravement et imperturbablement saluent. Notre chef les accompagne ; il nous annonce que les officiers peuvent garder leur sabre, que les blessés seront soignés au grand air et que nos morts seront enterrés au cimetière de Battice. Puis il nous commande de sortir du Fort et de nous rassembler sur la plaine des sports, derrière les baraquements brûlés.

Nous voici au grand jour : le soleil que nous n'avons plus vu depuis treize jours nous éblouit et nous fait ressentir plus durement toute la fatigue accumulée. Nous sommes tous très pâles et nous devons paraître bien frêles à ces ennemis hâlés et bien reposés qui déjà nous accompagnent pour nous empêcher de fuir.

J'arrache un drapeau blanc qui flotte à la poterne puis ma troupe Ouvrant les passages, nous gravissons lentement le petit escalier défoncé par les obus et les bombes au bout duquel attendent nos gardiens : une compagnie qui présente les armes à ceux qui viennent de se rendre.

TROISIEME PARTIE

MES PRISONS

*« Face à l'évènement c'est à soi-même
que recourt l'homme de caractère. »*

(Charles de Gaulle).

NOUS sommes fourbus. Qu'importe : un prisonnier cela ne compte pas. La captivité « pleine d'honneur pour des soldats braves », ainsi que l'écrivit un reporter allemand, va commencer par une longue marche qui conduira à Maastricht les rescapés du Fort. En traversant Battice je jette un long regard sur la villa aux volets clos où quelques jours plus tôt nous étions si heureux. Où sont-ils maintenant ? Sont-ils encore en vie ? Au bord de la route une paysanne garde ses vaches. Je lui jette un nom et un message pour ma famille.

Déjà la fidélité des uns s'oppose à la trahison des autres. Telle cette fille du pays qui, sans pudeur, embrasse à pleine bouche l'officier qui commande nos gardiens. Tel ce brave paysan qui nous apporte des cruches du lait qu'il vient de traire ou cette femme de la frontière qui nous donne de l'eau malgré les rudoiments des sentinelles.

Nous sommes bien gardés : mitrailleuses à l'avant et à l'arrière, baïonnettes des deux côtés de la colonne. A Heer, en Hollande, où nous faisons une halte, une jeune femme m'ouvre une porte. Encore un pas pour atteindre la cour où je

pourrais me cacher mais un allemand a vu mon geste et désormais il sera collé à mes talons.

*
* *

A Maastricht nous rejoignons des colonnes de prisonniers alliés qui arrivent des champs de bataille déjà lointains où notre armée de campagne se défend encore contre la supériorité ennemie. La misère éclate sur ces visages maigres, tordus, chez les nombreux blessés, en un rictus de souffrances. Les nazis qui les entourent sont brutaux surtout à l'égard des hommes de couleur portant l'uniforme anglais ou la tenue française. La foule hollandaise nous regarde amicalement, tristement. De temps à autre et malgré les « posten »¹⁶, une friandise, un pain nous sont jetés.

Dans une usine, nous sommes séparés de la troupe et dirigés sur une école où nous passerons notre première nuit de captifs. Je dors à terre, sous une couverture ; mais la fatigue est telle que je n'entendrai même pas une bombe éclater à moins de cent mètres de notre singulier dortoir.

*
* *

Le lendemain de bonne heure, on nous conduit à la gare et l'on nous embarque vers Bocholt où un ancien camp de

¹⁶ Posten : Sentinelles.

jeunesse hitlérienne, baraques dans la bruyère et sur le sable, nous accueille par un grand panneau vantant les beautés du régime.

Nous logeons là, serrés sur des bottes de paille ; nous mangeons accroupis autour d'un seau, une soupe que les porcs, chez nous, ne trouveraient pas convenable. Mais me reposant nuit et jour, je récupère le grand effort du siège. C'est ici que je fêterai mes vingt-sept ans en partageant avec les autres officiers de Battice, deux boîtes d'anchois que j'ai retrouvées dans mes valises. Car nous autres qui venons des forts, sommes riches, vis-à-vis de ceux, belges, français, anglais qui ont été capturés en campagne. Un lieutenant français, de la famille d'un célèbre écrivain, est très fier de posséder encore une couverture et un réveil. Beaucoup n'ont rien, même pas de chemise.

*
* *

Après quelques jours, nouveau départ vers la gare de Bocholt et nouvel embarquement pour une destination inconnue.

Des jours et des nuits nous allons rouler, longeant le Rhin puis des rivières, arrêtés parfois de longues heures pour laisser passer d'autres convois. A Cologne, une espèce de sous-chef de gare nous annonce fièrement que l'Armée Belge encerclée vient de capituler. A Coblenz on nous fait débarquer en pleine nuit pour nous conduire au local de la Croix-Rouge où

une épaisse « Wehrmachtsuppe »¹⁷ nous est servie. Car les allemands ont reçu l'ordre de bien traiter les belges qu'ils voudraient voir collaborer à l'Ordre Nouveau. Au matin du troisième jour, le train s'arrête dans une gare propre de la Basse-Bavière. Après une attente assez longue nous descendons et l'on nous range sur le quai. Puis par les vieilles rues tortueuses d'Eichstätt nous sortons de la ville. Ici comme partout en Allemagne, la population ne nous montre aucune animosité. Les nazis n'ont de haine que pour les anglais et ils sont si sûrs de leur victoire qu'ils jouent la magnanimité.

*
* *

A la sortie de la localité une caserne où s'instruisaient jadis des « Gebirgsjäger »¹⁸ va nous abriter pendant deux longues années. Quatre grands blocs, à gauche d'une route pavée, nous serviront de logement cependant qu'un cinquième est réservé aux services généraux : Chapelle, cuisine, infirmerie, cantine et dépôt de vivres. Tous ces bâtiments dominent une vaste plaine de sports enclose dans l'épais réseau des fils barbelés qui limite notre espace. Des miradors à chaque coin, munis de phares et de mitrailleuses menacent l'audacieux qui voudrait franchir le barrage. Au delà de l'obstacle coule l'Altmühl aux eaux claires. Puis le sol se relève en des collines boisées d'où émergent, çà et là, les tours massives d'un antique château. Avant nous, des officiers polonais ont

¹⁷ Wehrmachtsuppe : Soupe Militaire.

¹⁸ « Gebirgsjäger » : Chasseurs de montagnes.

séjourné ici et quelques uns d'entre eux ont été massacrés parce qu'ils manifestaient leurs sentiments hostiles aux gardiens. Premiers arrivés, nous sommes au large mais les convois vont se succéder chaque jour et bientôt nous sommes à douze dans une étroite mansarde du second bloc. La faim nous torture sans cesse. Nous n'avons plus de tabac et certains d'entre nous fument des feuilles de marronnier ou de tilleul. De grandes discussions éclatent pour un partage mal fait, de la soupe ou des « Pelkartoffeln »¹⁹.

Et puis nous sommes tenaillés sans cesse par l'incertitude de notre situation présente. Que ferons-nous demain, nous les militaires de carrière, si l'Allemagne venait à gagner la guerre ? Serions-nous d'ailleurs jamais libérés ? Et notre famille, où est-elle ? A-t-elle échappé aux bombardements et aux mitraillades de l'exode ? Pourtant certains d'entre nous se ressaisissent vite.

Nous ne voulons pas croire, malgré la débâcle française et le coup dans le dos de Mussolini, que jamais le Reich puisse être victorieux. On parle de nous rapatrier et pour moi, déjà mon plan est fait : rentré en Belgique je fuierai vers l'Angleterre pour y continuer la lutte.

*
* *

¹⁹ « Pelkartoffeln » : Pommes de terre en chemise.

Vers le mois d'août je reçus une lettre d'une tante, qui m'assurait que ma famille, rentrée à Battice, était en bonne santé mais que l'on était sans nouvelle de mes parents.

Au sujet de ceux-ci, je fus rassuré dès les premières nouvelles que m'envoya ma femme. Quant à elle, évacuée par les allemands vers l'Est de la Belgique, elle était rentrée à la maison dès le lendemain de la capitulation du fort, J'avais failli la tuer moi-même en ouvrant le feu sur la caserne des U.Cy.F. d'Henri-Chapelle juste au moment où la colonne des réfugiés passait en cet endroit. Plusieurs personnes à ses côtés avaient été renversées par le souffle des obus. J'appris après la guerre que ce tir avait fait de nombreuses victimes parmi les allemands occupant ce cantonnement. Une grande nouvelle terminait cette première missive : je serais bientôt papa.

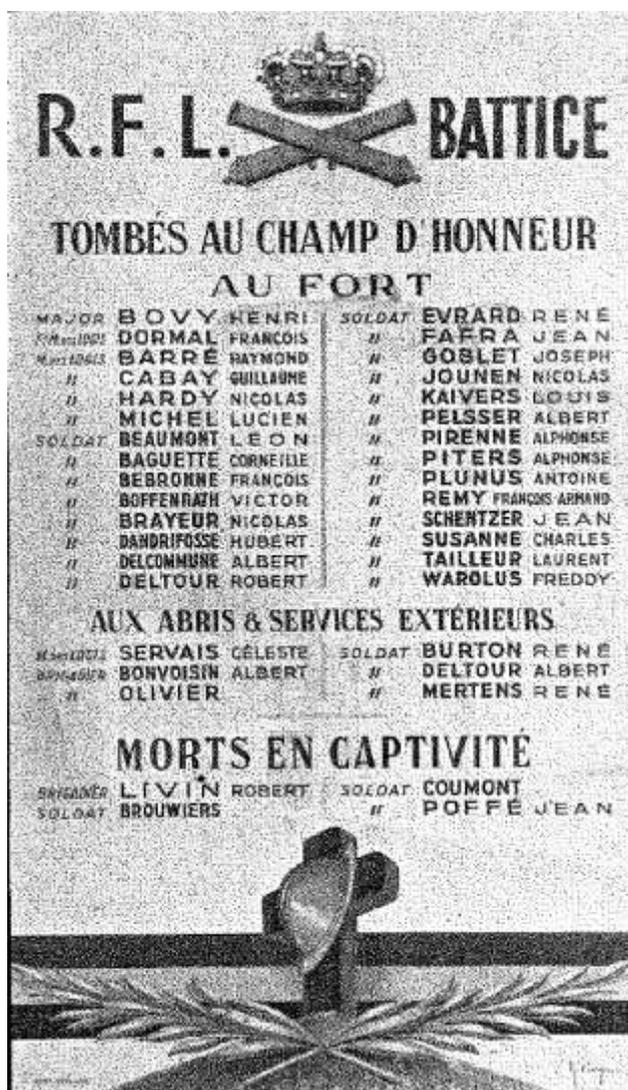
*
* *

Les aumôniers, les médecins puis les officiers de réserve flamands sont successivement rapatriés. Nous croyons tous que notre tour ne saurait tarder. En attendant et pour tuer le temps je suis des cours d'histoire, d'économie politique ou d'électricité. Des colis de chez nous, nous arrivent maintenant, nous rendant des forces. Je joue au foot-ball, au ping-pong et pratique l'athlétisme. Mais les jours se suivent sans amener notre libération et l'hiver, un hiver de Bavière, très rude, blanchit dès octobre toute la vallée.

*
* *

Nous cherchons des motifs d'espérer et bientôt un petit cercle se forme autour d'un commandant et d'un lieutenant de réserve. Ceux-ci épluchent les journaux allemands et en extraient toutes les nouvelles néfastes à nos ennemis. Les défaites italiennes du désert nous réconfortent et quand nous apprenons par des demi-aveux de la presse nazie l'échec de l'offensive aérienne sur Londres, notre foi prend corps. Elle ne deviendra certitude que lorsque les américains auront réélu Roosevelt à la présidence. Nous, les « optimistes », nous savons que les Etats-Unis seront un jour à nos côtés et que nous verrons se lever l'aube de la victoire.

Et nous luttons contre le défaitisme qui compte tant d'adeptes parmi nous. Tant que cette capitulation morale reste à l'état de sentiment et ne devient pas agissante, il n'y a pas grand mal. Mais combien, en mil neuf cent quarante, voudraient voler au secours des allemands vainqueurs ? Pas comme combattants certes, l'industrie, leur industrie belge leur suffirait pour aider à liquider la guerre. Combien sont d'avis de s'engager sur l'honneur à ne plus rien faire contre Hitler si celui-ci les renvoie dans leur famille ? Combien font du plat devant nos gardiens ? Certains même mouchardent leurs compagnons de captivité.



Une première liste des morts de Battice établie en 1941. Elle devait encore s'allonger fortement.

Ils espèrent ainsi gagner leur libération comme les traîtres de marque, Van Copenolle entre autres, l'ont déjà méritée. Peu à peu les évènements modifieront tout cela mais il faudra attendre le vingt et un juin mil neuf cent quarante et un et la campagne de Russie pour que la mentalité de notre camp se renverse et soit carrément hostile à l'ordre nouveau.

Pour nous qui combattons ces lâchetés, cela devient un véritable apostolat que de chercher la vérité et de la diffuser dans chaque chambrée. Nos moyens très primitifs du début s'améliorent sans cesse. Nous aurons des postes de radio si bien camouflés que l'ennemi tentera vainement de nous interdire cette contre-propagande. Notre service sera organisé comme une agence de presse clandestine comportant ceux de l'écoute, ceux qui rédigent le communiqué, ceux qui le diffusent pendant que d'autres passent leurs journées à guetter et à donner l'alarme au moindre danger. Les allemands feront des fouilles et tendront constamment des pièges. La gestapo nous visitera souvent. Jamais ils ne prendront personne, si l'un ou l'autre des postes récepteurs de radio est tombé en leur possession.

*
* *

Cette habitude d'être toujours au courant de la situation, devait d'ailleurs amener, à la Pentecôte mil neuf cent quarante deux un bien curieux phénomène d'autosuggestion de masse qui nous persuada que la guerre était finie, gagnée

par nos alliés. Notre service de diffusion était en panne, n'ayant à sa disposition aucun appareil. Et voilà que pendant les jours de fête, dès le samedi, une autre organisation que tous ignoraient et qui était sans doute composée de bons amis des « boches », se met à lancer des nouvelles de victoires de plus en plus faramineuses. La bataille de Charkov voyait l'anéantissement de la fleur des armées allemandes. Les russes se lançaient dans une poursuite monstre qui les amenait en Pologne et sur l'Oder. Et Hitler sollicitait un armistice. Nous crûmes tous, dur comme fer, que notre captivité était finie. Des réjouissances pantagruéliques nous réunirent en de folles agapes où disparurent nos réserves de vivres et d'alcool, qu'en soudoyant les fouilleurs on parvenait à se procurer.

Et le mardi matin lorsque, comme d'habitude, les « Sonderführer »²⁰ arrivèrent pour l'appel, personne n'était dans les rangs et plus d'un de nos gardiens furent copieusement injuriés. Il fallut que le grand Girofsky, un nazi de la première heure, qui devait à ce fait de ne pas aller promener en Russie sa carcasse de deux mètres de haut, donne aux chefs belges du camp la teneur des communiqués allemands, pour que nous nous résignons à reprendre la vie monotone de captifs.

*
* *

²⁰ « Sonderführer » = officiers assimilés.

Pour moi, en ces jours de folie, je jubilais car j'étais sur le point de tenter une évasion, toujours dangereuse, qu'il serait donc inutile que j'exécute pour reprendre ma liberté.

Plusieurs fois déjà j'avais cherché à me soustraire à la longue captivité. En mil neuf cent quarante et un participant en fraude à une promenade des officiers supérieurs j'avais projeté un départ basé sur ces sorties qui, malheureusement, furent supprimées quelques jours plus tard, deux autres prisonniers ayant devancé mes intentions. L'année suivante, avec mon ami René, nous avons recommencé nos préparatifs tout en cherchant le meilleur moyen de franchir les barbelés sans donner l'éveil. J'avais copié des cartes, je m'étais procuré une aiguille aimantée, j'avais reçu de Belgique des Rentenmarks, stocké des provisions de bouche et troqué contre du tabac un vêtement civil assez pauvre mais décent pour un honnête travailleur volontaire. René avait pris contact avec des camarades qui avaient découvert un « filon » pour sortir journallement l'un ou l'autre d'entre eux. A sept heures s'opérait la relève des sentinelles. Avant cette opération une corvée de quelques ordonnances partait par la petite porte de l'Est, couper de l'herbe pour des lapins à longs poils blancs que les allemands élevaient à l'intérieur du camp. Le nombre de belges rentrant n'était pas contrôlé par la nouvelle garde. Dès qu'ils eurent constaté cette négligence ces hommes proposèrent à l'un ou l'autre d'entre nous, ayant retiré ses insignes de grade, de se mêler à leur groupe. Barbelés franchis et à l'abri des regards indiscrets l'invité se débarrassait de sa tenue qu'endossait un soldat. Et l'évadé,

en civil, commençait le long voyage qui parfois mais rarement conduisait à la liberté.

Le stratagème fonctionna bien deux ou trois fois puis il fut éventé... la veille du jour qui nous était réservé. J'aurais d'ailleurs dû partir seul car René venait d'être « brûlé ». Renseignés, par l'un des nôtres sans doute, des « boches » étaient entrés dans la chambre, avaient demandé mon camarade et sans peine avaient trouvé tout son attirail de fuite. Pour cet ami tout était à refaire car il fallait des mois pour se procurer l'équipement nécessaire. Je cherchai donc un autre partenaire et une autre faille dans la vigilance de nos cerbères.

Au mois de juin, parlant un dimanche avec l'un des confidents de deux chasseurs ardennais qui avait fui la veille, celui-ci me proposa de m'accompagner dans la grande aventure. Parlant l'allemand à la perfection – c'est sa langue maternelle – Joseph était bien le compagnon qu'il me fallait.

Avant la guerre beaucoup de sous-officiers des unités où j'étais passé m'avaient voué une grande amitié pour la compréhension que je m'efforçais de mettre dans nos communs rapports. Un maréchal des logis, que j'avais connu à l'Ecole d'Artillerie, s'occupait de soigner et de conduire les deux chevaux qui traînaient, hors du camp, les saletés et les détritrus. Je me confiai à cet ancien subalterne qui m'assura de son aide entière. Quelques jours plus tard il m'annonça d'un gros tas de paille entreposé près des baraques des ordonnances devait être évacué et que je me tienne prêt.

C'était une bonne occasion car nous ne risquions pas de nous salir trop, ce qui a son importance pour quelqu'un qui veut passer inaperçu. Malheureusement, de jour en jour, les allemands reculaient l'exécution du travail qui fut finalement décommandé le vendredi trois juillet. Déjà j'allais étudier un autre stratagème quand le lendemain après l'appel du matin je rencontrai mon sous-officier. Il me dit que, tout de suite, il allait sortir une charretée d'immondices, que ce serait moins confortable que la paille, mais que je pouvais venir avec mon complice.

*
* *

Quatre à quatre je monte les escaliers de ma mansarde. Je n'équipe au vu et au su de mes voisins de lit qui aussitôt se mettent à ma disposition pour m'aider. L'un va avertir le chef des services d'information qu'il ne m'attende pas ce jour-là pour la diffusion des nouvelles de la B.B.C., un autre va prévenir Joseph de s'équiper et de me rejoindre à la baraque des ordonnances, Vers neuf heures, je suis prêt.

Par dessus mon pauvre costume civil – pantalon bleu en ersatz, veste de ski usée et rapiécée - j'ai endossé un grand manteau polonais. Je gagne, accompagné par le propriétaire de ce cache-misère le ... quai d'embarquement. Un vieil adjudant belge, me voyant arriver, comprend sans autre explication et monte dans les chambres de sa troupe pour empêcher que tout « mouton » présumé puisse suivre

l'opération. Le tombereau arrive en même temps que Joseph. Nous nous débarrassons de nos manteaux et nous nous couchons à plat dans le fond du véhicule, tête vers l'arrière et protégée par une planche. Au-dessus de nous celui qui effectue le chargement place d'abord une mince couche de la belle paille qui seule aurait dû nous cacher. Puis nous sentons les pelletées plus lourdes de déchets et de saletés nous écraser lentement. Je ressens l'angoisse qui doit saisir un enterré vivant et je suis pris d'un grand désir d'abandonner. Mais l'idée que la liberté est au bout de ces tourments me calme et me rend tout mon sang-froid.

Mon camarade d'aventure doit aussi souffrir car j'entends sa respiration haletante et oppressée. Je l'exhorte doucement au courage, lui disant que lorsque nous serons en Angleterre, tout ira mieux. Pour l'empêcher de s'évanouir je lui tords la peau des mains. Cependant le chargement s'achève. Par cette chaude journée de juillet il fait terrible là-dedans et des bêtes nous courent sur le corps. Heureusement que ce ne sera pas long, m'a-t-on dit. La voiture se met en marche et tout de suite les chevaux prennent le trot pour gravir la rampe aboutissant aux bâtiments où logent les officiers. La charge se tasse et nous avons l'impression que nous allons être aplatis. L'air est rare et comme notre tête est tournée vers le bas de la pente, des saletés pénètrent sous la planche. Joseph va de plus en plus mal, je l'entends souffler comme un phoque. Un court arrêt, un grincement de clef dans une serrure, une porte qui tourne sur ses gonds, des pas et quelques mots qui nous arrivent assourdis. C'est le moment fatidique ! La

charrette franchit la grille. Celle-ci se referme et nous attendons impatiemment la fouille. Mon cœur se serre : la longue baguette de fer que les allemands enfoncent dans les chargements ne va-t-elle pas nous transpercer ? Et je sens que Joseph est à bout. Il ne résiste pas à la tentation de soulever d'une main qu'il a dégagée, le volet amovible fermant le tombereau à l'arrière. Par la fente je vois le soleil et, là, à deux pas, les bottes de la sentinelle, qui garde l'entrée. Mon ami le sous-officier s'est heureusement, placé derrière le véhicule. Il réajuste le panneau qui risquait de tomber et crie comme s'adressant à ses chevaux : « Restez tranquilles, là-dedans ! ».

L'équipe de visite arrive. Nous sentons les hommes grimper et marcher au-dessus de nous, nous les entendons parler et rire. Puis très vite on repart.

Nous voici maintenant sur une route pavée. Le volet a été mal replacé et il risque à chaque cahotement de quitter les encoches. Ce serait un désastre et notre retour immédiat au camp. Nous nous agrippons aux deux montants et évitons la catastrophe. Le trajet est court. Le lieu de déchargement est à quelques quatre cents mètres du camp. L'organisation allemande a fait de ce terrain vague, où l'on déverse les immondices, une institution officielle. La sentinelle qui nous accompagne — sans le savoir — doit signer un livre d'entrée et nous quitte un petit moment. La charrette avance sur un terrain mou et bientôt s'arrête. La cloison est arrachée. Je ramasse tout mon corps vers l'avant et tête la première, plonge au dehors. J'ai ma besace à vivres dans la main droite,

Un civil me regarde en riant. Sommes-nous pris ? Je ne m'arrête pas pour si peu et je bondis, à l'ordre du sous-officier belge, dans un buisson, là, tout proche.

L'étranger est un polonais que j'ai remarqué travaillant dans les champs qui enserrent le camp. Joseph ne l'a jamais vu. Aussi, déjà installé dans notre cachette, je ne puis m'empêcher de rire en voyant mon compagnon, tombé à genoux derrière le tombereau, ouvrir une bouche toute ronde et porter un doigt à ses lèvres, dans le geste du silence. Mais houspillé par notre libérateur il vient me rejoindre.

Nous nous enfonçons tant que nous pouvons dans le buisson et nous immobilisons car la sentinelle arrive pour surveiller le déchargement : il y a peut-être là-dedans des gens qui voudraient s'évader !

Un brigadier et un soldat belges travaillent tant qu'ils peuvent pour écarter le plus vite possible de nos parages, l'allemand émerveillé de voir ainsi peiner des prisonniers, ce qui n'est guère l'habitude. Nos deux compatriotes parlent entre eux, semble-t-il. En réalité ils nous mettent au courant de la situation : on n'a rien vu, le civil est un polonais très sûr, attention il y a du monde dans le jardin, derrière-nous. Et bientôt, sentinelle, charrette, sous-officier et soldats s'éloignent ; les derniers nous souhaitent bonne chance.

Il peut être à ce moment dix heures et nous ne pouvons pas espérer pouvoir bouger d'ici, par cette belle journée d'été avant que la nuit tombe. Notre situation n'est pas brillante.

Nous sommes trop près du camp et si notre départ est remarqué il ne faudra pas chercher bien loin pour nous retrouver. D'autant plus que l'attention de la garde doit être en éveil puisque c'est le cinquième samedi d'affilée que des officiers fuient. Ce jour de la semaine est particulièrement favorable car comme il n'y a pas d'appel le dimanche, les évadés disposent de quarante-huit heures avant que leur départ soit signalé. Le commandant du camp vient d'être remplacé en raison du nombre de belges qui se soustraient à la captivité. Le remplaçant est très sévère et son personnel, redoutant d'être envoyé au front de l'Est, fait du zèle.

En bordure de notre buisson court un sentier où passe de temps à autre un civil. Dans les champs, des paysans travaillent et nous entendons gémir une femme au-dessus du talus qui surplombe. Tous ces allemands gagneraient volontiers la prime qui désormais est attachée à notre capture. Nous changerions de place avec plaisir. Mais nous sommes trop sales pour traverser la ville, et le pont qui enjambe la rivière est peut-être gardé. Quant à passer entre la rivière et le camp ce serait attirer sur nous l'attention des miradors. Restons donc ici ! Il fait terriblement chaud et nos gourdes sont bientôt vides.

La matinée se passe sans incident à part que la femme gémissante jette vers midi, dans notre buisson, toutes les saletés qu'elle a arrachées. Elle rentre chez elle et nous profitons du calme pour manger et nous remuer un peu sur notre lit craquant de branchages. Le reste de la journée sera plus mouvementé. C'est d'abord le polonais qui nous rend

visite pour voir si nous ne manquons de rien. Son arrivée inattendue est assez émotionnante. Puis une femme et son enfant passent sur le sentier. La petite fille cueille des fleurs sur notre buisson. Déjà nous apercevons son pied quand sa mère la rappelle. Un peu plus tard, dans l'autre sens, vient un homme, veste de toile claire, casquette noire. Nous retenons notre souffle. Je le crois passé et le dis tout bas à Joseph. Erreur, car le civil est arrêté et nous entendons un jet d'eau arroser notre buisson. Il est des besoins qui ne peuvent attendre !

Une longue période de calme : le soir tombe. Nous avons suivi aux sonneries la vie du camp. Nous commençons à respirer quand la vieille du jardin revient tout près de nous. Nous entendons ses ahanements, ses soupirs. Puis soudain, alors que face au ciel, je sens mes jambes s'endormir sous le poids de mon camarade, une volée de terre m'arrive dans la figure. Cela dure longtemps, à croire que l'allemande nous a vus. Dès qu'elle s'éloigne, comme la nuit obscurcit les choses, nous nous levons et sortons de notre cachette. Je n'ai jamais éprouvé pareil soulagement et ce n'est qu'après un bon bout de temps que l'ankylose disparaît et que mon sang circule normalement.

Nous nous dirigeons vers l'Altmühl que nous longeons en surveillant le pont. Il est libre. Nous grimpons sur la route. Mais au moment où nous franchissons la rivière nous voyons arriver un détachement de gardes rurales. Au pas de course nous escaladons par un sentier de chèvres la colline qui domine la rivière. Nous saurons plus tard que notre fuite a

été signalée dès ce moment. Du haut de la côte boisée le spectacle de la vallée nous paie des émotions de la journée. Aucune lumière isolée sur cette mer de ténèbres où s'est arrêté un grand vaisseau ruisselant de clartés, le camp. A tout instant un projecteur s'allume et tournoyant, scrute les coins les plus sombres.

Nous avons une pensée émue pour nos camarades qui dorment là, puis nous reprenons notre marche. Nous traversons le plateau, redescendons la colline par un à-pic qui nous amène de l'autre côté de la ville, à la rivière, que nous allons remonter. Mais l'avance est pénible dans ces prairies et ces récoltes mouillées de rosée. Un bon chemin se présente, que nous suivons, pour nous apercevoir après quelques kilomètres que nous allons vers le Sud et non pas à l'Ouest. Pour reprendre la bonne direction nous grimpons sur un talus de chemin de fer. Un train arrive précisément. Les voies sont très proches l'une de l'autre et nous ne savons pas de quel côté les trains roulent en Allemagne. Afin d'éviter tout accident nous nous couchons entre les lignes parallèles car nul sentier ne court comme chez nous, de part et d'autre des rails. Plus loin une gare et ses lumières nous obligent à faire un crochet. Enfin nous rejoignons l'Altmühl et ses champs humides. Et bientôt une belle route macadamisée longe le cours d'eau. Nous avons soif mais nous n'avons pas le temps maintenant de nous arrêter pour préparer un breuvage. Nous lèchons des feuilles de choux couvertes de rosée. Un cycliste — quelque policier sans doute — nous oblige à nous tapir dans le fossé. Puis nous repartons gaillardement. Nous

devisons joyeusement, faisant des projets d'avenir. Nous tenterons le passage du Rhin vers Coblenche. Nous nous dirigerons ensuite vers le sud de la Belgique ce qui nous permettra au passage, en secret, de voir nos parents. Nous resterons dans le maquis si nous pouvons y être utiles quoique, pour ma part, je préférerais, par la France, rejoindre la huitième Armée qui se couvre de gloire en Afrique du Nord.

Attention, voici des maisons ! Un bidon à lait au bord de la route est vide. Une pompe grince si lugubrement que le chien de la ferme se met à hurler et qu'un paysan apparaît à la fenêtre basse. Nous n'insistons pas et nous atteignons bientôt Dollnstein que nous traversons dans la blancheur lactée de brouillard du jour levant. Nous trouvons enfin de l'eau et, le village dépassé, nous nous préparons une tasse de café sur un petit réchaud que j'ai emporté.

Il est temps de chercher un gîte pour passer la journée. Un bosquet sur une colline nous sert de refuge. Nous nous y sentons en sécurité car nous dominons la route que nous pouvons surveiller sur une grande longueur. En face de nous coule la rivière et plus loin sur une ligne de chemin de fer passent sans discontinuer des trains de matériel de guerre : « Räder müssen rollen für den Sieg »²¹ ! Nous nous ravitaillons en eau et après quelques soins de toilette nous tirons au sort pour savoir lequel de nous deux dormira le premier sous la

²¹ Les roues doivent rouler pour la victoire : Slogan nazi de l'époque.

garde de l'autre. Le soleil malheureusement se cache et la température fraîchit ce qui n'est pas favorable au sommeil des loqueteux mal protégés que nous sommes. Un seul incident au cours de ce dimanche. Un peu après midi, je me promène dans le bosquet tout en rassemblant des brindilles sèches. Je me retourne et vois mon compagnon un doigt sur les lèvres me faisant signe de ne plus bouger. Quand je reviens vers lui il me dit qu'une femme vient de passer tout près sur le sentier. Nous a-t-elle vus ? Nous dénoncera-t-elle ? Nous décidons de changer de place et de surveiller plus étroitement la route. Mais rien ne se passe. Tout près de nous, d'une ferme, partent des cris d'enfants et des aboiements. Et le soir tombe.

Déjà nous sommes fatigués et nous grelottons par ce temps pluvieux. Nous nous concertons. Continuerons-nous à pied ou ne tenterons-nous pas d'imiter l'un de nos camarades qui, par des trains secondaires, a atteint Metz sans encombre ? Nous optons pour cette nouvelle méthode et après une nuit froide et bourdonnante de moustiques, nous nous dirigeons, sans plus de précautions, vers la gare de Dollnstein que nous n'atteindrons pas. Des civils menaçants nous entourent et nous maintiennent solidement. Ils nous conduisent au local de police. On frappe à la porte et bientôt, une femme en chemise, étalant sans pudeur ses seins volumineux ouvre et introduit toute la meute et son gibier. Le policier chef arrive. Il nous fait garder à vue par un subordonné armé et après un interrogatoire rapide, le camp est informé par téléphone de notre capture.

Deux heures d'attente pendant lesquelles nous consommons nos provisions qui seraient confisquées. Et dans la voiture du commandant de l'Oflag que l'on nous a spécialement envoyée, menacés d'être abattus au premier geste de fuite, on nous ramène à l'intérieur des barbelés. Au premier étage de la « Kommandantur » le lieutenant Graf²² von Tun nous interroge. Il semble « gober » l'histoire abracadabrante que nous lui racontons et ses fouilleurs ne trouvent rien de ce que j'avais caché sur moi. Ces satisfactions compensent quelque peu la fureur que me cause une scène qui se déroule à l'autre table de ce bureau. Un lieutenant belge que nous surnommons « le moine », à cause de son accoutrement bizarre, fait de pièces et morceaux empruntés à l'armée française, est venu s'asseoir en face du censeur numéro deux, une très jolie femme blonde. Ils parlent amicalement et il fume les cigarettes qu'elle lui offre. De quoi discutent-ils ? Je l'ignore..., mais on est si vite vendu dans un camp comme le nôtre.

On nous conduit au cachot où pendant quinze jours je réfléchirai à un nouveau plan de fuite.

*
* *

En mil neuf cent quarante-trois, à Prenzlau, les allemands rassemblèrent en une seule chambrée tous les officiers qui avaient tenté de reprendre leur liberté. Ils jugeaient pouvoir

²² Graf -- Comte.

ainsi mieux nous surveiller quoique bien des échanges d'identités aient profondément bouleversé la composition que nos ennemis voulaient donner à l'occupation de ce local. C'est ainsi que pendant six mois j'ai vécu sous un faux nom afin de ne pas devoir quitter le bloc B et mes compagnons de cuisine. La substitution fut découverte pendant l'hiver lors d'un contre-appel de nuit provoqué par la fuite de celui qui précisément s'était affublé de mes nom, prénoms et autre plaque d'identité. Il va sans dire que je fus conduit illico et en pyjama dans un cachot où même la paille humide faisait défaut. Je fus bien obligé, à partir de ce moment, de vivre dans ma résidence forcée qui était d'ailleurs splendide par le moral et la bonne humeur qui y régnaient. Etaient là rassemblés, des gens qui avaient vécu des aventures superbes mais qui avaient manqué du rien de chance indispensable au succès. Un grenadier était le champion du nombre des évasions. Au cours de l'une d'elles il était allé jusque dans le midi de la France et ce noble n'avait évité la fusillade comme communiste qu'en déclinant sa qualité réelle de prisonnier de guerre. Un autre avait fui par les égoûts du camp. Beaucoup avaient participé à des départs massifs très bien organisés dont ceux qui les avaient réussis combattaient maintenant dans les rangs des armées anglaises.

Lorsque les russes approchèrent de l'Oder, les allemands estimèrent, à tort ou à raison, que la chambre des « durs » constituait un danger pour leur sécurité et ils dispersèrent dans le camp cette bande d'irréductibles. C'est ainsi que j'échouai au bloc D, au-dessus de l'infirmerie.

*
* *

En ce beau jour de novembre mil neuf cent quarante quatre, il se tient de vives discussions parmi un groupe de prisonniers de guerre de l'Oflag II A²³. Les allemands, traqués et sentant la défaite, viennent en effet de couvrir les murs d'affiches sur lesquelles de grandes lettres rouges affirment que « s'évader n'est plus un sport ». C'est l'avertissement à tout candidat à la liberté que s'il est repris il sera mis à mort. Or nous sommes occupés à créer un long tunnel qui partant du garage numéro huit atteint déjà presque les barbelés. Il doit nous permettre, au moment propice, de rejoindre les lignes russes qui bordent maintenant l'Oder à une trentaine de kilomètres de notre camp. Les terrassiers sont très divisés sur la question de savoir si l'on continuera le travail : creuser lentement avec des outils de fortune, étançonner avec des planches prélevées sur nos couchettes, évacuer les terres en des endroits où les « rats de cave »²⁴ ne puissent les découvrir ; tout cela dans une atmosphère mal aérée par un petit ventilateur primitif. Finalement cinq ou six d'entre nous décident de risquer quand même l'aventure et de continuer. Dès le lendemain, c'est à mon tour de travailler en compagnie

²³ Oflag : Abréviation de Offizierslager, camp pour officiers.

²⁴ Rats de cave = Soldats allemands spécialisés dans la recherche des travaux d'évasion. Ils étaient à Prenzlau particulièrement méchants.

d'un capitaine d'état-major. Après l'appel du matin nous nous mettons en tenue de gymnastique, la plus pratique pour supporter la température du souterrain. Couverts d'un manteau nous courons vers le hangar du camp B et immédiatement l'étroite ouverture de l'ouvrage est dégagée. Nous nous y glissons et au fond du puits nous nous couchons à plat ventre, pour ramper vers la taille éloignée déjà d'une vingtaine de mètres.

Ce nom de tunnel que les prisonniers donnent à ces issues vers la liberté pourrait tromper sur les dimensions réelles de ces étroits boyaux. Aussi la chaleur y est-elle insupportable. Le capitaine gratte la terre, la glisse en dessous de lui et la repousse entre ses jambes écartées. Moi, j'emplis sac après sac puis à reculons, j'amène ma charge à l'entrée d'où nos camarades restés à la surface les retirent. J'ai peine à suivre le capitaine et je transpire à grosses gouttes. Nous travaillons ainsi jusque midi et nous sommes exténués lorsque nous revenons au grand air. L'après-midi une autre équipe nous remplace.

Quelques jours plus tard, le deux décembre, le tunnel fut découvert. Heureusement, c'était pendant l'appel du matin que les « rats de cave » en trouvèrent l'issue. Aucun d'entre nous n'y était donc en ce moment et les allemands n'eurent pas l'occasion de mettre leur menace à exécution comme ils le firent quelques jours plus tard sur notre camarade, le lieutenant Hernalisteens, qui repris, alors qu'il était en fuite fut « liquidé » sur le champ.

*
* *

Dans toutes ces évasions je ne tenais aucun compte des conseils de calme et de prudence que m'avaient prodigués par lettre clandestine ma femme et mes parents. Conseils tout théoriques d'ailleurs car je savais qu'eux aussi feraient à l'occasion tout leur devoir. Et je m'en suis bien aperçu après la guerre, quand j'ai appris que notre maison de Muno était un véritable refuge pour réfractaires et résistants belges et français. Je voulais, comme aux premiers jours de la guerre, appliquer ce principe que j'avais fait mien, qu'un officier a le droit de se marier mais ne peut tenir compte de ce fait pour être moins bon combattant qu'un célibataire. Partout l'un comme l'autre doit montrer l'exemple du courage, de l'abnégation, du désintéressement. Et s'il ne nous était pas donné de pouvoir combattre les armes à la main, du moins que notre action derrière les barbelés immobilise le plus d'ennemis possible.

Ma femme avait insisté sur mes responsabilités, maintenant que j'étais papa. En janvier 1941, une petite fille nous était née et depuis lors toute la correspondance qui m'arrivait de Belgique me parlait de Colette. Des photos me permettaient de suivre ses progrès. Et à mesure que passaient les années le bébé que j'aurais dû connaître devenait la fillette de quatre ans et demi qui m'accueillera lorsque je rentrerai chez moi.

Ce courrier qui me reliait à ma famille, était d'ailleurs bien maigre. Nous pouvions écrire chaque mois trois lettres et quatre cartes, en tout une centaine de lignes. Grâce à des efforts calligraphiques constants nous parvenions à entasser sur un si faible espace des quantités de mots doux et consolateurs, des foules d'idées encourageantes, des masses de promesses pour l'avenir. Naturellement tous ces écrits étaient rigoureusement censurés par nos gardiens mais les demi-mots de la langue française nous permettaient bien des digressions que ces lourds germains ne comprenaient pas. Et nous trouvions le moyen de dire à ceux qui nous étaient chers, les faits réconfortants que, de notre prison, nous pouvions observer : la misère grandissante du peuple des seigneurs, ses terribles pertes au front de l'Est où l'élite de la jeunesse périssait « für Führer, Gott und Vaterland »²⁵ ainsi que l'annonçaient les journaux nazis mais surtout les terribles bombardements que subissait le plus grand de tous les Reichs.

*
* *

Nous étions au premier rang des spectateurs de ce drame terrible que représente l'attaque d'une grande ville.

²⁵ « für Führer, Gott und Vaterland » : - « pour le führer, Dieu et la Patrie ».

De tout notre séjour à Eichstätt nous n'eûmes que des récits des dévastations toujours plus graves qui frappaient les allemands.

Mais dès notre arrivée à Fischbeck nous connûmes les affres de l'alerte. Placé à la périphérie d'Hambourg, notre nouveau camp était entouré de batteries anti-aériennes défendant le grand port. Le hullement lugubre des sirènes annonçant la pré-alerte coïncidait, la nuit, avec l'extinction



Le V dangereusement lézardé.



... un paysage de Cratères où, à chaque pas, on risquerait de se rompre les os.



... Des barres de l'armature du béton s'élèvent vers le ciel comme de maigres bras suppliants...



Eichstätt avec l'Altmühl aux eaux claires...



Quatre grands blocs nous serviront de logement

des lumières de la ceinture des barbelés et des miradors. Dans nos baraques de planches qu'un éclat d'obus un peu gros eût transpercé, l'animation était grande. Tout en veillant à ce que l'occultation des fenêtres soit parfaite, – toute raie de lumière attirait les coups de fusil des sentinelles – nous parlions bruyamment, souhaitant aux allemands des milliers de tonnes de bombes. Nerveux pourtant, nous guettions tous les indices pouvant nous renseigner sur la direction et la puissance des attaques. Nous suivions la marches des avions au bruit assourdi mais de plus en plus précis qui nous parvenait. D'abord vent léger puis fracas de tempête, l'alerte se matérialisait dans les modulations graves et prolongées qui s'accompagnaient des ténèbres totales dans nos misérables chambrées.

Une accalmie : sera-t-il pour nous, ce bombardement ? Si le battement de tambour reprenait assourdi nous soupirions d'aise car c'était le signal de dévastations dans une ville voisine : Brême, Wilhemshafen, Lubeck, Flossenburg ou d'autres.

Mais quand nous voyions par les fentes des volets, s'élever dans le ciel les longues colonnes lumineuses des projecteurs, puis que nous entendions le doux ronronnement des chasseurs, nous savions qu'il allait faire chaud.

Et bientôt le tac-tac des canons automatiques envoyait vers le ciel, des bandes colorées d'obus traçants. Des batteries lourdes secouaient nos baraques. La fête était complète quand nos batteries – celles qui n'étaient qu'à quelques cent

mètres de nous – entraient dans la bagarre. Le sol tremblait et une pluie d'éclats tambourinait comme grêle sur le bitume des toits. Parfois un sifflement aigu et long nous clouait à terre et dans un grand fracas l'on sentait les cloisons reculer.

Puis la canonnade s'affaiblissait, les longs doigts lumineux s'éteignaient un à un. Et la sirène, une longue minute, hurlait notre joie d'avoir échappé au massacre. La lumière ramenait la détente de nos nerfs trop tendus.

*
* *

Ce camp de Fischbeck eut la chance que jamais un prisonnier n'y périt dans un bombardement. Les officiers de l'active étaient partis vers Prenzlau au moment, en mil neuf cent quarante trois, où par des attaques massives et ininterrompues de jour et de nuit, anglais et américains anéantirent Hambourg. Nous plaignions de tout cœur nos pauvres camarades de la réserve, restés dans cet enfer et priions le ciel d'écarter de leur triste séjour la bombe qui suffirait pour que soient soufflées en une fois, toutes ces cabanes de planches infestées par les puces. Nous nous croyions dans notre nouvelle prison à l'abri de ce genre d'aventures, assistant de loin, à la démolition de Berlin, de Stettin ou du centre d'essais de Pennemunde. Et pourtant, les morts, c'est parmi nous qu'il faudra les compter.

*
* *

Ce soir là, je cherche à percevoir d'une fenêtre de ma chambrée, les lueurs du combat que se livrent, sur l'Oder maintenant, russes et allemands. Nous ne sommes plus qu'à une trentaine de kilomètres de cette ligne, que nous croyons encore le seuil de la liberté.

Souvent, je passe ainsi quelques heures de nuit, admirant le dantesque spectacle de l'anéantissement de Berlin. Les énormes feux rouges suspendus par les « Pathfinders »²⁶ dans le ciel, puis les phares éblouissants que nos alliés y accrochent pour éclairer les objectifs, précèdent la sara-bande atroce où les masses d'avions hachés par les obus écrasent sous des tapis de bombes la nouvelle Sodome.

Mais aujourd'hui, il n'y a rien de tel. Tout est calme et la ceinture de lumières du camp marque, pour le passant du ciel, l'espace où nous vivons. Et soudain, un sifflement court puis plusieurs explosions rapprochées me forcent à reculer. L'instinct me jette vers la porte. Mais le contact froid du pêne et l'idée qui me traverse, qu'il est quand même trop tard, me rendent tout mon sang froid et je reviens à mon poste d'observation.

Dans les escaliers une galopade effrénée de gens se réfugiant dans la cave nous permettra à leur retour d'avoir les premières nouvelles puisque l'infirmerie se trouve au rez-de-

²⁶ Pathfinders = Avions jalonneurs.

chaussée. Un avion a lâché sur le bloc B son chapelet de bombes.

Il y a des morts et des blessés. On travaille, allemands et belges, à dégager les corps.

Nos actuels ennemis sont bizarres : pour un rien, ils tirent sur nous ou font charger à la baïonnette leurs vieux « landsturm » qui ne se font pas faute d'embrocher une fesse. Mais maintenant qu'un coup dur nous vient de nos alliés, ils sont là, les premiers, pour sauver nos camarades en péril.

*
* *

Les bombardements font maintenant partie de notre vie quotidienne si uniforme, si désespérément longue, si monotone. Chaque jour voit se répéter les mêmes gestes, aux mêmes heures, au même endroit, avec les mêmes figures qui vous entourent. Et ces actes sont terre-à-terre : éplucher, réchauffer par des moyens de fortune une nourriture peu ragoûtante, faire la vaisselle. Au début de la captivité ces travaux prirent à nos yeux l'aspect d'une véritable lutte pour la vie et des haines sont nées pour un partage inéquitable de pommes de terre en chemise. La situation s'améliora par la suite grâce aux sacrifices de nos familles qui se saignaient pour nous envoyer des colis, grâce aussi aux provisions que nous fournissait l'Amérique alliée.

Mais maintenant que la guerre touche à sa fin, les trains allemands sont si rares et si irréguliers que la disette est revenue. On se console en pensant que cette fois cela ne peut durer longtemps et que la liberté est proche. On se reporte en arrière et l'on mesure le long chemin d'espoirs et de désespérance qui nous a conduit à l'actuelle situation d'une Allemagne aux abois, encerclée, ruinée, écrasée, exsangue mais luttant encore « bis zum Endesieg ! »²⁷ ainsi que le proclament les SS fanatiques. Qu'il est loin le temps de mil neuf cent quarante où ils « coventrisaient »²⁸ les villes anglaises !

*
* *

Les étapes, une à une, défilent dans la mémoire du prisonnier de mil neuf cent quarante cinq, allongé toute la journée pour économiser ses forces et que n'attirent même plus les distractions qu'il s'est patiemment créées : le théâtre avec ses femmes aux seins bourrés de loques, aux jambes musculeuses et à la voix trop rude, les cours de toutes sortes – petit élevage ou stratégie – donnés par des savants ou par des ignorants, la musique, les conférences, le chant, la taille de la pierre ou du bois, la peinture ou le dessin. Ce qui

²⁷ « Jusqu'à la victoire finale ! ».

²⁸ Coventry : ville d'Angleterre fortement détruite par les bombardements de 1940.

importe en ce mois d'avril radieux c'est de suivre sur une carte l'avance foudroyante des vainqueurs en se demandant ce qui va arriver. Il ne peut croire, le « P d Gus »²⁹, que la fin est si proche après tant d'illusions déçues marquées chaque fois par des faits historiques : les derniers mois de mil neuf cent quarante, élection de Roosevelt et victoires anglaises du désert, que Rommel annihile ; mars quarante et un, geste énergique de la Yougoslavie qui dit non aux dictateurs. Mais la campagne éclair des Balkans s'achève en quelques semaines. Juste à temps pour que l'Allemagne puisse jeter toutes ses forces, le vingt et un juin, sur la Russie.

Elle fut bien fêtée cette nouvelle alliée, à Eichstätt, où la cantine servait encore de la bière buvable ! Mais les hurlements de victoire de Hitler après Minsk, Smolensk et Kiew firent douter les plus fermes. L'hiver arrêta la ruée vers Moscou et l'espérance revint.

Les Etats-Unis, entrés dans la bagarre en même temps que le Japon, étaient une certitude. Mais les terribles défaites des premiers jours de ce nouveau combat reculaient l'échéance.

Et mil neuf cent quarante-deux vit repartir nos ennemis à la conquête du monde jusqu'à Stalingrad, jusqu'à El Alamein, jusqu'aux rivages de l'Australie et jusqu'aux portes de Calcuta, Mais on sentait que cette fois le morceau était trop gros à digérer. Lentement, trop lentement, le flot se résorba. A

²⁹ « P de Gus » vient de P d G : Prisonnier de Guerre.

chaque victoire russe, lorsque l'Italie capitula, quand nos alliés anglo-saxons débarquèrent sur les côtes de France, des idées folles de liberté secouaient tout le camp. Mais le temps qui passait, les années qui fuyaient usaient l'enthousiasme, ramenaient l'incertitude.

Et celle-ci est encore accrochée dans nos cœurs en ces jours où l'Allemagne s'écroule. Car le fou qui la dirige ne va-t-il pas se livrer sur nous aux pires extrémités ? Hésitera-t-il à nous faire mourir quand il a massacré ignominieusement ceux qui, dans son pays, se sont ligués contre lui dans un complot manqué ? Nous laissera-t-il rentrer vivants dans un monde libre alors que des millions d'autres esclaves ont péri dans les chambres à gaz et dans les fours crématoires ?

Nos gardiens depuis l'attentat contre le « Fuhrer » ont raidi leur attitude. Sans cesse ils fouillent nos chambres, volant nos dernières provisions, prêts à chaque résistance à leurs gestes injustes, à faucher nos rangs à coups de mitrailleuses.

Et nous sommes encore une fois sans nouvelle de nos familles. Comment la libération s'est-elle passée ? L'offensive allemande d'hiver dans les Ardennes n'a-t-elle pas amené de catastrophes ? Et les nouvelles armes, V1 et V2, dont l'ennemi pilonne les grandes villes alliées ne font-elles pas de ravages parmi les populations de chez nous ? Je pense à Line et à la petite Colette : Liège et ses passages de la Meuse sont si proches de Battice !

L'avenir est sombre mais nous cachons nos tristes sentiments et nous gardons aux lèvres un sourire méprisant pour ces germains qui tremblent devant les soubresauts terribles de leur dieu qui chancelle. A leurs menaces nous répliquons par des huées et nous avons gardé, pour les leur resservir, des coupures de journaux du temps de leurs victoires.

Et voici que pour les achever, les russes déclenchent sur l'Oder l'offensive de printemps. Nous voyons passer sur la route qui longe le camp, jour et nuit, des foules mélangées de civils allemands qui fuient, de prisonniers que l'on chasse vers l'ouest, de forçats évacués et de troupes allemandes qui vont, plus en arrière, occuper de nouvelles positions. Nous hébergeons des officiers français et polonais affamés, exténués par des journées de marche sans repos ; nous partageons avec eux les maigres provisions que nous possédons encore.

Et peu à peu un bruit s'accrédite parmi nous ; nous allons quitter le camp ; nous devons aussi partir vers l'ouest. Ce fond de vérité s'accompagne d'ailleurs d'un tas de « canards » dont il est impossible de contrôler le bien fondé. Les vieux allemands qui nous gardent vont jusqu'à affirmer qu'il y a renversement d'alliance, que leurs armées de l'Est reculent vers les lignes américaines et que tous ensemble, nous marcherons contre les barbares russes qui sèment la terreur dans les « Gau » envahis de la Prusse ou de la Silésie.

QUATRIEME PARTIE

LIBERTE !

« ... que de crimes on
commet en ton nom ».
(Mme Roland).

Chapître I : LA FUITE VERS L'OUEST

CETTE idée de départ est loin de nous déplaire : enfin nous allons revivre ! Abandonner ces murs que nous connaissons trop bien, quitter ces lits de bois où les punaises se réveillent à la chaleur du printemps, sont pour nous des perspectives souriantes, même si la route doit être longue, dure et cruelle. Car ce qui nous a le plus déprimé au cours de ces longues années c'est le manque d'action, l'absence de tout effort ayant un but. Surtout lorsque nous sentions qu'autour de nous et sur toute la terre, tous se dépensaient sans compter pour faire triompher un idéal bon ou mauvais.

Hâtivement nous prenons des dispositions pour le voyage. Nous partageons dans les « popotes »³⁰ les vivres qui restent.

³⁰ Nous nous groupions en « popotes » ou ménage pour la préparation de nos repas. Nous étions trois dans mon ménage : les vivres mis en commun étaient traités par le cuisinier, le second était le jardinier, pour moi je lavais la vaisselle.

Je n'ai pas de «rucksack»³¹ mais en cousant solide/ ment les jambes et les ouvertures d'une vieille culotte de cavalier, je m'en fabrique un qui est spacieux, confortable et pratique.

On sent que le front se rapproche : des avions russes survolent la ville qui n'est guère défendue ; la cohue sur la route augmente d'intensité.

Et un après-midi les ordres de départ pour le lendemain matin nous sont communiqués.

*
* *

Par une superbe matinée d'avril, nous partons, longue colonne kaki entourée d'un encadrement gris-vert. Car au début, sous les menaces de leurs officiers, les vieux « landsturm » font encore bonne garde autour de nous. Nous avons traversé la ville de Prenziau depuis peu de temps, et en nous retournant nous pouvons encore voir les tours massives de ses églises, lorsque une attaque aérienne russe se déclenche sur la cité. Ce n'est pas le bombardement massif, en tapis, pratiqué par les américains ou les anglais mais des vagues successives de quelques avions qui déchargent, des heures durant, leur cargaison, aux points vitaux de la cité. Nous aurons l'occasion, à notre retour à Prenzlau (car nous y reviendrons !) de voir les résultats de ce pilonnage et de constater qu'il est loin d'être négligeable. L'agglomération a

³¹ « Rucksack » : sac à dos.

fort souffert, beaucoup de civils ont été tués, que l'on ne se donne même pas la peine d'enterrer. Mais surtout un grand abri situé devant la cathédrale et près de la statue de Bismarck a été touché en plein : on voit le trou qu'a fait la bombe pour aller tuer tous les occupants encore entassés dans cette tombe commune.

Nous continuons à marcher et peu à peu la discipline se relâche. Pas assez pourtant en ce premier jour pour que nous n'arrivions encore groupés au terme de la première étape. Celui-ci est constitué par des fermes dont les fenils nous abriteront assez confortablement. La route a été longue et nos pieds ont souffert. Mais en général nous sommes contents de la manière dont nous avons résisté à ce premier grand effort physique depuis bien des années. Surtout, nous sommes enchantés d'avoir, enfin, vécu autrement que claustrés entre des barbelés, revu des gens qui vivent plus ou moins normalement et contemplé des paysages changeants, même si, plats et mornes, ils n'ont que peu d'attrait.

Le lendemain matin je parviens à troquer des œufs frais pour une boîte de conserve et avant le départ, ma « popote » réunie se délecte d'une omelette savoureuse. Nous repartons, toujours formés en compagnies correspondant aux divers blocs dans lesquels nous logions au camp, ce qui me sépare des deux officiers avec lesquels des années durant, j'ai partagé les colis et provisions qui nous parvenaient.

*
* * *

Les allemands sont nerveux ; les russes vont plus vite que nous, paraît-il, et pourraient bien nous rattraper. Ceci n'est pas de nature à émoustiller les traînardes qui se font de plus en plus nombreux.

Le « Hauptmann »³² qui commande le groupe dont je fais partie est un bon bougre et ne s'émeut pas de nous voir quitter les rangs. Aussi en profitons-nous pour nous arrêter chaque fois que cela nous chante. A un tournant de la route, un groupe de polonais des deux sexes nous fait de grands signes d'amitié et avec deux autres prisonniers (si peu déjà en ce moment !) nous ne résistons pas à l'invitation de venir nous rafraîchir à la ferme toute proche. Néanmoins un « Posten » nous accompagne encore et tâche de nous convaincre que nous avons tort de ne pas nous hâter afin d'échapper à l'armée rouge. Il nous sert tout ce qu'il a lu dans les journaux des atrocités que commettent ces alliés tandis que nous cherchons à lui prouver qu'il n'y a là que propagande. Néanmoins nous repartons avec lui, nous disant que plus nous irons vers l'Ouest, plus tôt nous rentrerons chez nous après la longue absence.

*
* * *

³²« Hauptmann » : Capitaine.

Ma compagnie n'existe plus et nous cheminons maintenant aussi libres que cette femme allemande qui traîne ses deux enfants ou que ces jeunes français en civil, qui viennent de Berlin. Dans d'autres unités, les officiers allemands sont de moins bonne composition ; l'un d'entre eux menace même d'abattre tout retardataire. Nous sommes tout étonnés de voir passer ces gens que nous connaissons, en une formation de marche impeccable et nous avons grand peine à convaincre notre gardien d'éviter de nous joindre à eux. La cohue devient d'ailleurs propice à toutes des fantaisies et des injures sont échangées sur la route entre prisonniers et troupes en retraite. Car celles-ci appartiennent à la division SS « Langemark » composée presque uniquement de volontaires des pays occupés et notamment de beaucoup de flamands. Et plus d'un parmi nous, reconnaît un habitant de son village ou un soldat de son unité d'avant-guerre qui portent maintenant l'uniforme des traîtres.

La brigade Wallonie, chère à Léon Degrelle, se trouve, nous dit-on, à l'aile Nord du secteur dans lequel nous nous trouvons. Les russes feront-ils facilement la distinction entre les belges que nous sommes, et ces autres, qui tentent encore, sous l'uniforme feldgrau de les arrêter et de les refouler ?

Au fil des kilomètres la marche devient pénible et mon sac me blesse aux épaules. J'entre dans une maison et propose à la maîtresse de céans d'échanger une voiture d'enfant contre une boîte de « nescafé », marché qu'elle accepte d'enthousiasme. Et nous voilà, pour mon petit groupe, dotés

d'un véhicule à roues sur lequel nous entassons tout notre « barda » que nous poussons à tour de rôle. J'en profite pour exécuter des reconnaissances vers des points d'eau, très rares en cette contrée malheureuse. Là me reposant, j'attends qu'arrive l'équipe groupée autour de son transport. D'autres, beaucoup plus astucieux que nous, suivent des voitures de combat de l'armée allemande sur lesquelles ils ont hissé leur chargement. Deux prisonniers même, perchés sur un char, m'adressent des signes amicaux... et protecteurs.

*
* *

Vers le soir nous arrivons dans un village formé de maisons misérables qui entourent une grande ferme d'Etat. C'est ici qu'une partie d'entre nous doit cantonner, quelques autres logeant dans un village plus au Nord. Après un repas rapide nous nous installons dans l'immense fenil au-dessus de la bergerie. Et je réussis le tour de force, que je ne pourrai poursuivre toute la nuit, de m'endormir malgré les bêlements sans fin des jeunes agneaux répondant à l'appel grave des brebis.

Quand je m'éveille au milieu de la nuit on bombarde dans les environs ; des vrombissements d'avions et de sourds éclatements s'accompagnent de violentes lueurs. Par l'échelle raide je rejoins à l'extérieur quelques amis devisant joyeusement au clair de lune. Mais il fait froid et je regagne vite mon douillet lit de foin.

Le lendemain matin il n'est plus question de départ. Nous sommes au repos et nous en profitons pour soigner nos pieds endoloris. Les allemands ont abandonné leurs airs matamoresques et veulent déjà nous traiter en camarades, ce que nous prenons de très haut. On sent qu'ils sont fort embarrassés de nous et qu'ils préféreraient nous abandonner afin de se constituer plus vite prisonniers chez les « bons » américains pour échapper aux « méchants » russes.

*
* * *

Nous passons quelques jours dans ce pauvre village et nous nous y installons. Nos gardiens ont tous « filé » après avoir remis le commandement à nos chefs belges. Ceux-ci ont pris leur nouveau rôle très au sérieux et ont « collé » à beaucoup d'entre nous des fonctions officielles. Je suis bon marcheur et l'on m'a désigné comme estafette pour assurer la liaison avec les anciens prisonniers installés dans d'autres cantonnements.

La vie se passe maintenant à prospector la région dont nous tirons du lard, du lait, des œufs ou d'autres comestibles. Le spectacle de la grande route nous retient aussi de longs moments : des chars, de l'artillerie y refluent dans une vague continue de femmes, d'enfants, de prisonniers libérés ou d'unités éparses d'infanterie allemande.

Tout ce monde court vers l'Ouest pour échapper aux rouges pendant que nous restons béatement à les attendre.

Certes plusieurs d'entre nous sont partis préférant une marche épuisante à la perspective, qu'ils jugent peu sûre, d'être rapatriés par nos alliés problématiques. Je suis pour ma part, de l'avis de ceux qui ne mordent pas à la propagande et qui croient qu'ils rentreront plus vite en passant par Moscou qu'en marchant jusqu'au Rhin.

Le soir du second jour je pars, portant une grande cruche, vers une ferme dont la patronne est généreuse. Quand j'arrive, la femme trait ses vaches dans la prairie envahie par des SS lithuaniens qui, à la queue leuleu, attendent du lait. Comment vont-ils m'accueillir ? Ils me demandent en allemand de quel pays je suis. J'ai un battle-dress canadien. Je réponds donc, sans hésiter et avec l'accent « Canada » ! Je suis donc un ami et ils me poussent en tête de leur file...



La Chapelle à Eichstätt.



... les bottes de la sentinelle qui garde l'entrée ...



Les officiers du Régiment de Forteresse de Liège à Fischbeck.



Le camp de Prenzlau.



Prenzlau : le camp B.

Chapître II : PASSAGE DE LIGNE

CE jour là je pars vers les deux heures après-midi en mission de liaison avec les villages du Nord. Le capitaine que j'accompagne, me montre, tout près, des fumées noires d'incendies et nous sommes étonnés du grand calme qui règne autour de nous. Nous décidons de faire demi-tour et de venir dans la ferme d'Etat reprendre notre « barda ». Les russes vont arriver mais rien ne nous dit que le hameau sera occupé sans combat. Je juge plus prudent de m'écarter des maisons que les arrière-gardes pourraient défendre pour retarder les vainqueurs. Beaucoup d'entre nous sont partis déjà et les rues sont désertes. Je suis seul et je calcule en marchant les distances qui me mettront à l'abri d'un bombardement intensif de l'agglomération. J'ai suivi un petit chemin de campagne et suis à cinq cents mètres du clocher lorsque des obus éclatent pas très loin, près des dernières maisons. Je me couche sur l'accotement et observe ce qui va se passer. Des tanks nazis reculent doucement en se portant de couverts en couverts. L'un d'eux débouche sur la route que j'ai suivie et vient s'arrêter contre moi. Je me dis que n'importe quel coup adressé à ce char par une arme antichar ou par un des nombreux avions qui croisent dans le ciel serait aussi pour moi. Je me lève donc, empoignant mon sac et mes gants mais oubliant ma couverture. J'entends l'officier allemand dire dans sa tourelle: « Nicht schiessen; dat ist ein

Belgischer Kriegsgefangene ! »³³ et je me mets à courir vers l'Est espérant rencontrer très vite nos libérateurs. Mais on me hèle d'un buisson qui se dresse sur mon chemin et tout essoufflé, je saute dans une tranchée camouflée par les broussailles. Une nombreuse assemblée m'y accueille : officiers belges et civils français. Le trou est profond mais le fond est plein d'eau. Le bombardement redouble d'intensité et je parle gentiment avec un jeune parisien que j'ai aperçu dans mes marches des jours précédents.

Il me confie que ce moment est son baptême du feu et qu'il est content d'être avec moi. Un officier belge à col rouge est pris de panique et avec une petite pelle qu'il a amenée jusqu'ici, il creuse rageusement la vase pour s'enfoncer plus encore. Les arbustes qui nous cachent ont été taillés pour donner de loin l'illusion d'un tank. Aussi à chaque seconde le miaulement puissant d'un obus perce-cuirasse nous fait-il baisser la tête. Pourtant force nous est d'observer les alentours : les russes pourraient arriver et « nettoyer » notre tranchée à coups de grenades.

Les heures passent et le silence a succédé aux bruits du combat d'arrière-garde. De temps à autre une mitrailleuse crépite avec un bruit de crécelle. Le soir tombe et derrière nous une grande lueur incendie l'horizon. Nous commençons à nous demander où nous devons nous rendre pour rencontrer nos libérateurs quand de proche en proche, car

³³ Ne pas tirer, c'est un prisonnier belge !

d'autres trous aux alentours ont abrité d'autres transfuges, un mot d'ordre circule : « Les Belges ! Rassemblement au village ! ».

Nous sortons de nos tranchées et marchons vers l'agglomération où, mitraillettes braquées sur nos poitrines malgré nos affirmations véhémentes de « tovaritch »³⁴ « belgiski » ou « fransuski »³⁵, une espèce de mongol nous dirige rudement vers la cour de la grande ferme où d'autres rouges nous attendent pour nous fouiller. Ce qui les intéresse plus que les armes que nous porterions, ce sont nos cigarettes, nos montres ou nos bottes.

Je suis pour ma part, tombé dans les énormes pattes d'un géant qui comprend l'allemand et qui renonce, lorsque je lui ai offert un paquet de cigarettes américaines, à me tâter dans tous les recoins. Il me raconte qu'il a été prisonnier en Allemagne en mil neuf cent quarante et un, qu'il a été maltraité, battu comme ils l'étaient tous en ces années de victoire teutonne. Evadé, il a regagné à pied les lignes lointaines et depuis lors il se venge en massacrant tout germain qui passe à sa portée.

L'un de nos nouveaux gardiens entame une valse sur son accordéon et les autres, hommes et femmes, car celles-ci sont nombreuses dans ces troupes de choc, se trémoussent en une danse endiablée.

³⁴ Tovaritch : camarade.

³⁵ Belgiski : belge. — Fransuski : français.

... Pour nous, nous nous citons les noms des trop nombreux camarades qui sont morts au cours de ce passage de lignes.

Chapître III : LES BARBARES

ON nous rassemble puis à une cadence rapide, encadrés de soldats russes, nous sommes conduits à quelques kilomètres vers l'Est. Aux premières maisons d'un village, la colonne s'arrête et nous pénétrons dans une grande villa où nous passerons la nuit. Les greniers servent de dortoirs, le rez-de-chaussée de parloir et les caves de prisons : de nombreux SS y sont enfermés, nous disent les russes et demain... croulic ! nous font-ils, en passant un doigt allongé sur la gorge... on leur coupera le cou !

Je parle avec un jeune soldat rouge, à la mine ouverte et intelligente, qui connaît l'allemand. Il était étudiant avant d'être mobilisé et veut devenir technicien. Je suis étonné que dès que je lui parle politique, il s'écarte aussitôt vers l'un ou l'autre de ses compagnons. Le sujet est-il tabou ?

Lorsqu'il revient je lui marque mon étonnement de ce que nous sommes encore gardés comme des prisonniers. Il m'affirme que nous sommes bien libres et que rien ne nous empêche de sortir. Néanmoins la proximité du front exige que nous soyons surveillés jusqu'à ce que nous ayons montré patte blanche car il peut s'être glissé parmi nous des éléments suspects. Il n'a certes pas tort car je suis persuadé que des allemands se faisant passer pour hollandais dorment aux étages supérieurs.

Avec la permission de mon nouvel ami je puis néanmoins quitter la maison et aller emplir d'eau une cafetière que j'ai trouvée. Il n'y a pas de feu, je prépare mon nescafé dans le liquide froid et nous buvons à tour de rôle, quelques camarades et moi, à la buselure du coquemar.

Il est tard lorsque je monte me coucher et j'ai perdu ma couverture. Mais nous sommes entassés au point que j'ai bien chaud et que je dors magnifiquement ma première nuit d'homme libéré.

*
* *

Tôt le matin, le lendemain, nous reprenons la route, traversant les lignes de l'Armée Rouge. Dans tout le village où nous avons logé, des mongols à la face ronde et au nez écrasé s'affairent à cuisiner. Ils vivent sur le pays qui est pillé systématiquement. Pour déguster une côtelette ils abattent un cochon, prélèvent le morceau désiré et laissent là tout le reste. Le long du chemin nous échangeons avec nos rustres alliés des exclamations d'amitié ponctuées de grands gestes significatifs. Nous crions « tovaritch ! » ils répondent « Hitler cruiic ». Ils cherchent à connaître notre nationalité et des « belgiski » ou « fransuski » leur disent que nous sommes de pays qu'ils ignorent mais qu'ils aiment.

J'arrive, en tenant ma place dans le rang, à hauteur d'un bon gros qui cuisine tout un porc dans une cuve à lessive. Nos regards se croisent et sa face ronde se fend en un large

sourire. Entre nous, c'est le coup de foudre et il tient à me montrer toute son amitié. Il plonge la main dans sa marmite bouillante, en ramène un gros morceau bien gras qu'il me pousse dans la bouche. La scène a duré dix secondes et la marche continue.

Des chars, semblant grossièrement taillés dans l'acier mais donnant une singulière impression de robustesse et de force tranquille, nous croisent, portant sur leur large caisse des essaims de gamins habillés en kaki, et armés jusqu'aux dents. Ces enfants portent fièrement l'insigne des troupes de choc de l'Armée Rouge et nous crient leur sympathie.

Sur le seuil d'une maison plusieurs soldats, excités par un gradé, rossent comme plâtre l'un des leurs qui a sans doute manqué gravement à la discipline.

Nous défilons devant un petit général en manteau court et à la casquette cerclée de rouge. Cent mètres plus loin à l'orée de la forêt nous traversons une mince position de repli : trous profonds et étroits de tirailleurs dont les armes attendent une problématique contre-attaque allemande.

Ces hommes sont calmes et souriants. L'un des leurs, pourtant, s'est affalé, tué, dans son terrassement. Levant les yeux je remarque dans un arbre un cadavre feldgrau. Les SS s'embusquent ainsi dans les forêts et massacrent tout ce qu'ils peuvent avant d'être eux-mêmes abattus. Notre colonne, par monts et par vaux, s'achemine vers l'Est. Une espèce de cosaque, chevauchant un magnifique pur-sang

blanc, nous ouvre la voie, parlementant parfois avec des troupes qui progressent.

Vers midi, une halte nous donnera le temps de cuire d'énormes morceaux de cochon que nous prélevons sur les restes très frais laissés là par les troupes rouges qui viennent de passer. Mais nous sommes moins experts qu'elles en cette cuisine et ma « popote » reformée trouve plutôt dur le porcelet que j'ai découpé. Question d'accoutumance peut-être ou de temps de cuisson !

Jusqu'au soir nous marchons sans trêve, ni repos. Il faut aller vite car nous pourrions nous trouver en plein combat si les nazis contre-attaquaient. Un carrousel d'avions russes croise constamment dans le ciel et les nombreux cadavres en gris-vert nous font des grimaces horribles. Deux d'entre eux adossés au remblai nous regardent passer. Le feldwebel³⁶ serre dans ses dents un fume cigarettes.

Quand la nuit tombe nous cheminons encore et beaucoup d'entre nous traînent la jambe. Nous croisons des colonnes de camions américains, des GMC, fonçant, tous feux allumés, vers la ligne. Quand nous arrêterons-nous ?

Enfin un village où nulle lumière ne brille. Halte ! C'est notre cantonnement. J'entre dans la première maison venue. Dans la cuisine, un lit sur lequel une vieille femme agonise, assistée par son vieillard de mari. Il fait chaud ici mais plusieurs belges sont déjà installés. Pas d'étage, mais une échelle perce la

³⁶Feldwebel : Adjudant.

trappe du grenier. Je n'y trouve pour me couvrir que quelques vieux rideaux et dans la poussière je dors comme une masse, en grelottant.

Le lendemain nous repartons encore en rangs. Mais la discipline de marche n'existe bientôt plus. Les russes nous ont maintenus groupés pour traverser les lignes, mais maintenant ils nous disent ; « Regagnez votre camp à Prenzlau ! » et ne s'occupent plus de nous. Ils sont déchargés ainsi du souci de nous ravitailler. Certes, nous ne mourons pas de faim mais le pain serait inexistant si nous n'avions appris à prononcer le mot « Klieb »³⁷ à tout soldat rouge qui passe. Très généreux celui-ci partage sans hésitation sa grosse ration, environ huit cents grammes d'un pain gris, très grossier mais nourrissant, qui constitue d'ailleurs le seul ravitaillement distribué par l'armée. Pour le reste le combattant vit sur le pays.

Nous marchons maintenant en toute liberté et je ne suis plus accompagné que des jeunes français qui me suivent amicalement depuis le second jour de notre fuite vers l'Est. Nous sommes fatigués et n'avons pas l'intention d'aller nous enfermer tout de suite entre les barbelés du camp de Prenzlau. Au premier village que nous traversons, un « bungalow » est libre d'habitants. Il semble contenir des réserves convenables, aussi décidons-nous de l'occuper. Nous y avons été précédés par un soldat russe qui garde un dépôt de carburant tout proche et qui nous accueille à bras ouverts.

³⁷ Klieb : pain (en russe).

Après avoir mangé convenablement – cela ne nous était plus arrivé depuis quelques mois – nous nous installâmes tous quatre sur des divans et je m'endormis profondément. Quand je m'éveillai j'étais seul mais les sacs de mes compagnons étaient restés près du mien. Ils n'étaient donc que partis en reconnaissance. Je les imitai mais en restant à l'intérieur de notre home dont nous ne connaissions encore que le rez-de-chaussée. Je prospectai les caves et le grenier. Je me croyais seul dans la maison et fus bien étonné lorsque je vis sur un grabat de la mansarde un homme hâve et livide qui me fixait craintivement. Son uniforme de SS débordait le couvre-pieds blanc dont il s'était couvert. Il me fit signe qu'il était blessé, me demandant que je ne dise rien de sa présence en cet endroit. C'était bien mon intention et pourtant lorsque je revins pour lui donner à boire il avait disparu. Je pense qu'il eut tort car un commandant belge me dit un peu plus tard qu'il venait d'assister à l'achèvement par des soldats russes d'un SS blessé qui fuyait vers les bois.

Puis j'eus la visite d'Olga. C'était une jolie polonaise qui depuis qu'elle vivait dans ce patelin prussien au contact de prisonniers de toutes races avait acquis du français une connaissance très satisfaisante. C'est elle qui m'a raconté le drame de notre bungalow. Elle me conduisit dans la cour derrière la maison et me montra cinq petits tertres, les tombes des gens de la maison. Quand les russes arrivèrent ils voulurent profiter des quatre belles nazies qui leur tombaient sous la main mais elles se défendirent comme des furies. Pour

les punir, on leur coupa la tête, l'une après l'autre, sous les yeux du vieux père qui mourut le dernier.

Olga terminait son histoire lorsqu'un rustre en civil, s'exprimant en une langue slave, entra dans le living. Il semblait furieux, me désignait, menaçait la jeune fille et je me demandais, quant à moi, la raison de son ire. Quand elle put placer un mot, la polonaise m'expliqua que ce russe maintenant libéré par ses frères était d'office remis dans les rangs de l'Armée Rouge. Depuis longtemps déjà il la poursuivait de ses avances qu'elle avait toujours repoussées. Mais maintenant qu'il était parmi les maîtres il venait exiger son dû avant de partir demain pour le front.

Et je n'étais pas dans les bonnes grâces de ce nouveau combattant qui croyait que c'était à mon invitation que la jeune fille était venue chez moi. Elle partit avec son fervent amoureux et je n'en ai plus jamais entendu parler.

Mes compagnons rentrèrent et nous établîmes le menu du banquet de notre libération. Peu doué pour la cuisine, je laissai mes jeunes amis organiser le festin et à mon tour, je sortis visiter le village. Je rencontrai quelques belges qui me firent part des scènes de violence qui les avaient le plus frappés. Des polonais coupaient les mains des enfants allemands, toute femme allemande même âgée avait été violée au moins une fois par l'un ou l'autre russe. Toutes ne trouvaient pas cela détestable d'ailleurs car une bonne grosse semblait aux nues d'avoir aguiché les faveurs d'un soldat rouge à l'uniforme gris que tous les autres semblaient

craindre. J'ai su plus tard que cette teinte désigne les « politrouks »³⁸ tout puissants, même en ces heures de victoire où le peuple russe aurait pu avoir des velléités de liberté.

...Je rentrai au bungalow où la table était brillamment servie. Deux invités m'attendaient : « notre » soviétique d'abord, une jeune fille inconnue ensuite qui voulait me parler et que mes compagnons avait priée de représenter l'élément féminin à notre table. Cette personne qui parlait parfaitement le français nous serait utile comme interprète puisqu'elle était russe, de nationalité du moins, si pas de cœur. Le but de sa visite le prouvait : ne voulant pas rentrer en URSS, elle espérait par notre intermédiaire reprendre contact avec son fiancé reparti vers Toulouse.

Je notai une adresse en promettant d'écrire dès notre arrivée en Belgique.

Le repas fut joyeux : on porta des toasts à Staline, à Rokosovsky aussi bien qu'à Churchill, Roosevelt, Eisenhower ou Montgomery. Le menu était abondant et varié, s'il était plutôt mal arrosé. Sur les onze heures du soir le soldat rouge partit à sa garde et l'ukrainienne rejoignit une ferme allemande. Quant à nous, nous barricadâmes nos portes pour la nuit – précaution justifiée par les rôdeurs de toute race parcourant le pays – et nous nous installâmes sur les canapés du living....

³⁸Politrouk : commissaire politique.

Je fus éveillé par des coups violents qui firent céder la corde calant les volets et une lumière intense envahit la pièce en même temps que le tovaritch, entré par la fenêtre et furieux de ce que nous avons fermé les portes. Ceci nous décida après le déjeuner, à évacuer les lieux. Mes tout jeunes compagnons décidèrent que le vieux vélo branlant et sans pneu de la maison me revenait de droit puisque j'avais trente-deux ans et que je leur réserverais des places au camp de Prenzlau.

Je partis... cahin-caha, m'arrêtant à tout spectacle intéressant. Au premier village, sur la place de l'église, des SS, à genoux, entouraient un infirmier pansant la poitrine d'un blessé, nu jusqu'à la ceinture. La bande blanche n'était qu'à moitié déroulée mais ne le serait jamais plus car le patient, le brancardier comme ceux qui les contemplaient étaient morts, saisis dans cette position par quelque souffle violent. Tous étaient de la division des traîtres « Langemark ».

Je fus arrêté à un carrefour par un civil au regard fuyant. Il m'interviewa sur l'endroit de notre rendez-vous que je lui indiquai très vaguement. Il me dit qu'il était d'Arlon, travailleur forcé et qu'il était réfugié dans une ferme tout près de là. Invité à venir m'y rafraîchir, j'accompagnai ce compatriote, espérant connaître le passé réel qu'il cherchait à camoufler. Comme d'autres de son espèce, dont quelques mots échappés m'apprirent vite qu'ils étaient des combattants de la brigade Wallonie, il vivait là avec une dizaine de jeunes femmes allemandes dans une atmosphère de lubricité infernale. Les nazies à moitié nues, ou plus,

passaient d'un mâle à l'autre recherchant les caresses. Pour exciter mon compagnon la plus jeune de toutes – quinze ans – raconta les dix-sept viols qu'elle avait subis quand les rouges étaient arrivés. On sentait que tous ici voulaient épuiser les dernières jouissances avant de subir le sort que les russes réservaient aux SS. Feignant de n'avoir pas compris qui ils étaient, j'invitai les hommes à m'accompagner à Prenzlau. Ils déclinèrent sarcastiquement et je m'en fus.

Vers midi il faisait chaud et je suais à grosses gouttes sur mon inconfortable machine. Je regardais des cadavres de bêtes et de gens aplatis comme des galettes par les chenilles d'un tank, quand mon vélo se désintégra d'un seul coup et je me retrouvai sur mes pieds, tenant en main un guidon inutile. Mais, chance, un camion américain de l'armée russe arrivait juste à ma hauteur. Le chauffeur, voyant le désastre qui m'arrivait, stoppa sur place et m'invita à monter près de lui. Sans me demander si j'en avais besoin, il ouvrit sa besace, en tira un gros pain qu'il coupa en deux et dont il me mit une moitié dans la main droite. Puis avec son grand couteau il me tailla, dans un quartier énorme, une bonne livre de lard qu'il me plaça dans la main gauche. Je n'avais pas faim mais je mourais de soif et je parvins à le faire comprendre à mon généreux ami. Il eut l'air tout triste de ne pouvoir rien m'offrir quand soudain une idée géniale lui traversa le cerveau. Il ouvrit la portière, me fit signe de descendre et enjambant les galettes macabres, il arriva à un puits dont il actionna la manivelle. Il ramena un grand seau, puisa avec son quart qu'il me tendit triomphalement. Dans le liquide, des filets blancs

traînaient et l'on m'avait prévenu que le typhus exanthématique régnait à l'état endémique dans cette région. J'eus le courage de plonger mes lèvres assez longtemps dans le récipient puis vite j'en jetai tout le contenu. Je repris place près du chauffeur et mordillant mon quignon et léchant le jus grassex qui coulait de ma main gauche dans la manche, je n'eus pas le temps de m'effrayer des fantaisies que mon voisin exécutait imperturbablement à une vitesse frénétique...

Une heure plus tard je débarquais à Prenzlau où je retrouvais l'atmosphère trop connue. Nous pouvions maintenant sortir mais nous étions encore empilés dans le camp, et notre vie était la même qu'autrefois, centrée sur la recherche de nourriture et la préparation des repas.

Des ordres russes ou belges, car les nôtres faisaient du zèle, me donnaient l'impression d'être à nouveau prisonnier. J'avais soif d'aventures et je cherchai un compagnon avec lequel je prospecterais le pays. Un officier d'infanterie au surnom alcoolique accepta de m'accompagner dans la première randonnée qui devait me permettre de retrouver les jeunes français que j'avais abandonnés à la sortie de notre bungalow.

J'avais accaparé une bicyclette solide dont j'avais, à contre-cœur, sacrifié les pneus puisque les soldats rouges s'emparaient de tout véhicule complet. Nous prîmes la route du Sud par une belle journée de printemps. Nous roulions allègrement dans la direction de Berlin et j'aimais ma légère

anxiété lorsque, traversant les grands bois, je me demandais si je n'allais pas me trouver nez à nez avec les SS dont on disait qu'ils faisaient par ici une guérilla sans quartier. Vers midi nous arrivâmes dans un gros bourg dont les rues étaient encombrées de troupes soviétiques. Quelques soldats nous arrêtrèrent puis comme la conversation était laborieuse ils appelèrent un sous-officier qui en référa à un officier. C'est ainsi que ce jour-là, à midi, nous étions à table avec tous les officiers du Q. G. d'une Division russe, mon camarade, l'américain et moi, le français. Il avait choisi cette nationalité d'emprunt parce qu'il avait une belle tenue, une casquette et qu'il est grand. Moi, j'étais mal habillé, j'avais peur que mes interlocuteurs me demandent où est la Belgique et j'avais donc opté pour notre voisine de l'Ouest. L'accueil fut chaleureux et le menu copieux : d'abord un kilo au moins, par tête, de bœuf bouilli, puis un autre kilo de rôti, des œufs ensuite et enfin du lait caillé avec lequel on porta les toasts à Staline, Rokosowsky, etc... Les officiers russes nous montrèrent des journaux, dont les lettres mêmes nous étaient inconnues mais où l'on annonçait, nouvelle dont nous ne doutions guère, que la guerre touchait à sa fin. Nous parvenions à nous comprendre par l'entremise d'un sous-officier qui avait été appelé en raison de sa connaissance de la langue allemande. Il en baragouinait, en effet, quelques mots. Avant de nous quitter, tous les slaves présents avaient écrit leur adresse dans mon agenda et j'avait promis de leur écrire... de Paris.

Nous reprîmes la route secondaire qui me semblait être celle que j'avais suivie quelques jours plus tôt. Je m'aperçus vite que je n'étais jamais passé par ces parages et nous roulâmes bientôt sur un mauvais chemin sablonneux. Une laie et ses marçassins sortirent d'un bois nous obligeant à nous arrêter. Nous en profitâmes pour essayer de faire le point mais nous étions perplexes car nous ne savions s'il fallait rebrousser chemin ou si nous trouverions plus loin une voie Convenable qui nous conduirait... n'importe où. Une heure ou deux, nous avancâmes péniblement puis nous atteignîmes un village dont nul habitant ne se montrait. Soudain dans une fenêtre s'encadra une tête coiffée d'un bonnet vert de chasseur ardennais. Nous arrivions au bon moment : le festin du soir allait commencer pour la vingtaine d'officiers belges réunis ici. Festin n'est pas un mot trop fort pour désigner le substantiel repas qui était l'ordinaire des hôtes de l'endroit depuis qu'ils s'y étaient réfugiés. Ils me mirent au courant de leur situation.

La plupart d'entre eux étaient des éclopés de la marche à travers les lignes. Ils s'étaient installés dans cette ferme à l'invitation des russes et y vivaient comme des seigneurs. Tout le village était à eux et ils jouissaient de toutes les prérogatives que les châteaux du Moyen-Age s'accordaient vis-à-vis des vilains attachés à la glèbe. Le « Schlächter »³⁹ venait prendre les ordres et abattait un veau ou un porc dont les femmes de la maison fabriquaient des boudins, des

³⁹Schlächter : boucher.

saucisses ou quelque pâté « Le Fischer »⁴⁰ apportait des truites et des anguilles du lac tout proche.

Mais cette vie de coq en pâte avait vite remis sur pied la plupart de mes amis et ils désiraient se mettre en route au plus tôt vers l'Ouest pour rentrer en Belgique. Ils disposaient de solides chevaux et de bonnes charrettes réquisitionnés sur place. Une grosse difficulté les arrêtait : un commandant âgé, atteint d'une double pneumonie était intransportable. Ils me demandèrent de repartir à Prenzlau pour y alerter les autorités du camp afin qu'elles prennent en charge le malade. Tous ensemble, dès lors, nous pourrions faire le grand voyage.

Nous remontâmes le lendemain matin, le faux américain et moi, sur nos inconfortables bicyclettes et à midi nos chefs belges étaient prévenus de la situation, mais je dus attendre un jour pour toucher les médicaments réclamés par Wickmansdorf. Et alors seulement mon premier compagnon de route m'annonça qu'il n'avait plus l'intention de m'accompagner, l'aventure proposée lui semblant trop hasardeuse alors que nos libérateurs annonçaient que nous serions bientôt rapatriés par des moyens rapides. Je me mis à la recherche d'un autre officier que l'air du camp n'enchantait plus. Mais ce n'est que trois jours après mon départ que, accompagné d'un chasseur à cheval, je revins près des écopés qui n'étaient plus que six car tous les autres, las de nous attendre, étaient partis vers les zones anglaises et

⁴⁰Fischer : pêcheur.

américaines. Je m'installai dès lors à la ferme afin de servir d'agent de liaison entre les isolés et le camp. L'abondance continuait et je menais une existence agréable partagée entre des leçons de russe que venait chaque matin me donner, pour une cigarette américaine, le vieil Yvan, soldat soviétique d'élite, de longues heures de canotage sur le lac ou des promenades en tilbury à la rapide allure du pur-sang qui nous servait à véhiculer la doctoresse allemande qui prodiguait ses soins au commandant malade.



Nos misérables chambrées à Fischbeck.



Le théâtre avec ses femmes aux seins bourrés de loques...



Elle fut bien fêtée cette nouvelle alliée, à Eichstätt...

Nous restions les maîtres du village dont les paysans trouvaient préférable de nourrir grassement quelques officiers belges inoffensifs que de voir tous leurs biens pillés par une compagnie russe. Aussi étions-nous dorlotés.

Nous vivions cependant de chaudes alertes : soldats russes en goguette à la recherche de « Schnaps »⁴¹ ou de filles. Les « tovaritch » avaient le coup de mitraillette facile et il valait mieux ne pas les provoquer surtout lorsqu'ils étaient saouls.

Les femmes allemandes étaient prévenues de l'arrivée des rouges par un tam-tam discret mais sûr. Immédiatement, de jour comme de nuit, elles se réfugiaient dans des trous creusés sous les groseilliers du jardin. Si l'une d'entre elles tombait dans les pattes des moujicks elle subissait sur place les derniers outrages avec toute la violence que le sauvage doit apporter dans son rut. Des Frau⁴² Müller ou Schmidt m'ont ouvert les yeux sur cette vérité qu'une brave allemande n'est pas différente d'une honnête française ou d'une belge rangée. Ce qui ne m'empêcha pas d'expliquer à ces germaines que tous leurs malheurs provenaient de la manière infâme dont leurs SS de maris avaient traité les populations des pays qu'ils avaient envahis.

A notre égard les soviétiques n'étaient pas tendres non plus. Plusieurs fois je dus attendre — canon de mitraillette braqué sur ma poitrine — qu'un commandant qui parlait quelques

⁴¹Schnaps : Alcool.

⁴²Frau : Madame.

mots de russe vienne leur expliquer notre situation et leur mettre sous le nez un papier aux cachets officiels.

Un politrouk surprit un jour Yvan et sa brigade, car ils venaient à cinq ou six maintenant, pendant notre leçon. Le commissaire fit honte à ces bons communistes de se commettre avec un sâle capitaliste contre lequel ils seraient la guerre avant trois ans d'ici. C'est Yvan lui-même, qui ne s'était pas défilé comme l'avaient fait la plupart de ses compagnons, qui aidé par notre polyglotte m'expliqua les propos de l'homme en gris. L'Allemagne avait capitulé mais les troupes rouges qui se dirigeaient vers l'Ouest déclaraient qu'elles montaient au front contre les démocrates.

Et je me demandais si je faisais bien de m'éterniser à Wickmansdorf, si je ne ferais pas mieux de tenter de rejoindre nos vrais alliés.

De temps à autre, j'allais à Prenzlau où la situation n'était pas brillante, le logement étant de plus en plus exigu et les vivres rares. Un dimanche soir, on m'y annonça que tous les belges partaient le lendemain matin. Dare-dare, mon compagnon de route repartit dans la nuit pour ramener le commandant convalescent et ses infirmiers bénévoles cependant que je cherchais pour chacun un logement.

A l'aube, ils étaient tous de retour mais le départ était remis à plus tard.

C'est pendant les quinze jours que nous passâmes ainsi au camp qu'y affluèrent les prisonniers politiques libérés des

camps de la mort. Leur maigreur en disait aussi long sur leurs souffrances que leurs récits évoquant des traitements inhumains, la mort lente par la faim, des massacres collectifs dans les chambres à gaz. Si une grande pitié nous saisissait devant le délabrement de tant de corps, nous étions révoltés par la façon dont les russes traitaient ces rescapés des bagnes nazis. Les malheureux arrivaient en rangs, poussés par des sentinelles brutales et restaient de longues heures debout et titubant à attendre qu'on les identifie et qu'on décide de l'endroit où on les enverrait. Certains ne faisaient qu'une courte halte à Prenzlau et repartaient immédiatement vers de nouvelles prisons.

J'ai connu particulièrement une roumaine et une hongroise, toutes deux juives cultivées et de la meilleure société, qui sortaient de Buchenwald. Logeant tout d'abord dans le camp, dans des tentes installées pour recevoir leurs pareilles, elles furent ensuite mises en quarantaine dans une maison de la ville. Elles étaient persuadées que leur qualité de bourgeoise serait cause qu'elles ne rentreraient jamais dans leur pays.

Quelques jours plus tard, en effet, on les rassemblait et, à pied, elles étaient dirigées sur un camp de travail de la région de Stettin. Qu'est-elle devenue la pauvre Anna Luisa Révész ? A sa demande dès ma rentrée en Belgique, j'ai prévenu de sa situation l'un de ses oncles habitant les Etats-Unis. Est-il parvenu à la retirer des griffes de la N.K.V.D. ? Je ne l'ai jamais su.

Ces sévices sur des personnes qui nous paraissaient dignes de tous les égards, la brutalité et la sauvagerie du soldat rouge, mal dissimulées derrière certains gestes de générosité communiste, comme le partage moitié-moitié de ce que l'on mange, ont fait parmi nous beaucoup de tort à l'U.R.S.S. et nous a montré que la propagande allemande avait des bases solides pour jeter l'alarme au cœur des populations menacées d'être envahies et pour donner du courage à ses combattants. Le simple troupier belge, habitué à l'égalité entre tous dans les distributions, était bien étonné qu'au paradis soviétique l'officier supérieur perçut neuf cents grammes de tabac, l'officier subalterne trois cents et tous les autres, rien. Ce régime nous fut appliqué comme celui de la vodka, réservée aux officiers supérieurs seulement. Et puis nous sentions bien malgré les invitations qu'on nous prodiguait à des bals en plein air où l'on célébrait la victoire coude-à-coude avec les russes, que nos libérateurs nous traitaient déjà comme des ennemis en puissance. Et nous poussâmes un soupir de soulagement lorsque enfin de longues colonnes de camions fabriqués en Amérique vinrent se ranger devant le camp et que par un matin délicieux de mai, nous embarquâmes vers la ligne de démarcation.

On m'a raconté une histoire dont je n'ai pu vérifier l'exactitude mais qui serait, pour Prenzlau, une fin digne de l'enfer qu'elle était devenue quand nous l'avons quittée, en ruine, sale, délabrée, pleine de cadavres puants de bêtes et de gens qui pourrissaient dans tous les coins. Je la livre car elle est à la mesure des tragédies infernales, de cette dernière guerre.

Peu après notre départ une épidémie se serait déclarée parmi les réfugiés de Prenzlau. Pour enrayer le fléau, les russes se seraient contentés de déverser de l'essence par avion et d'y mettre le feu, brûlant tout ce qui vivait là et tout ce qui était mort. Propagande encore, peut-être, mais que nous sommes enclins à croire, nous autres qui avons vu...

*
* *

La course éperdue vers la Patrie s'exécute à l'allure propre aux conducteurs soviétiques ; pleins gaz, virages sur l'aile, zig-zags à la cow-boy et intervalles à l'estimation du chauffeur. Heureusement je suis dans le second véhicule et il n'ira pas, comme d'autres, se promener au Sud de Berlin alors que le convoi pique droit à l'Ouest. La randonnée, au grand soleil de mai, est pleine de charme et le soir nous débarquons dans une petite ville proche du « front » ainsi que les russes appellent la ligne sur laquelle ils se sont arrêtés face aux occidentaux. Dernière nuit chez les rouges sur un canapé d'où sortent quelques puces. Le lendemain, je visite la localité. Beaucoup de soldats de toutes nationalités déambulent dans les rues où la circulation est réglée par de massives Natacha. De grandes affiches ordonnent à toutes les allemandes, en raison du grand nombre de maladies vénériennes, de se présenter à des visites médicales collectives. Une femme de l'endroit m'aborde et me supplie d'écrire, dès ma rentrée en Belgique, à sa fille restée à Anvers depuis la libération de notre métropole.

Au début de l'après-midi une colonne anglaise s'aligne devant nos quartiers et rapidement nous prenons place par vingt sur les deux bancs latéraux et l'on démarre vers ce que, déjà, on appelle le rideau de fer.

Ce qui nous frappe lorsque, à la sortie d'une forêt, nous avons dépassé les premières sentinelles britanniques, c'est l'ordre, la netteté et la discipline qui règnent ici après la pagaïe ordinaire chez nos barbares libérateurs. Tout est impeccable : les gardes, jambes écartées, mitraillettes au poing droit et bras gauche derrière le dos forment un vivant contraste avec ce que nous voyions hier à la porte d'un état-major : le factionnaire somnolent sur une chaise de cabaret, les pieds sur une petite table et protégé des ardeurs du soleil par un vaste parasol. Ici plus de cadavres d'hommes, de bêtes ou de voitures et la marche, comme la formation de notre convoi sont minutieusement réglées. Pas encore morte, la Splendide Albion !

Quand la nuit tombe, nous franchissons l'Elbe majestueux, sur un pont de bateaux qu'éclaire violemment un projecteur de DCA. Le long de la route l'on danse dans des villas brillamment illuminées. Cela ne ressemble guère aux bals de Prenzlau où des officiers russes, mégot au bec, faisaient tourner avec des grâces d'apaches, les infirmières de l'hôpital.

Enfin, nous sommes chez nous !

Mais nous entrons à Lunebourg et les camions pénètrent dans la cour d'une caserne. Nous défilons en rangs d'oignons devant des infirmières qui nous obligent à entrebailler toute ouverture dans nos vêtements pour y introduire l'extrémité d'une pompe à main qui souffle une poudre blanche.

Comme nous ignorons encore les vertus du D.D.T., cette petite opération attire nos quolibets, bien injustes puisqu'instantanément nous sommes débarrassés de toute la vermine que nous traînons depuis des années. On nous sert du cacao et des toasts pendant qu'un officier belge de liaison nous donne des nouvelles de chez nous. Et dans un grand dortoir je retrouve des draps blancs comme ceux que j'avais dû quitter si précipitamment à Helchteren quand la guerre éclata. J'avoue que ce premier contact avec la propreté m'empêcha de bien dormir.

*
* * *

Le lendemain après-midi un avion nous amenait en deux heures à l'aérodrome d'Evere où un officier d'ordonnance du Prince-Régent, en belle tenue de mil neuf cent quarante, que l'on baptisait alors d'un sobriquet... pharmaceutique, nous souhaitait la bienvenue. Puis, en cars, nous fûmes conduits au centre d'accueil d'Uccle-Stalle : visite médicale, colis du prisonnier, titre de congé pour trois mois, deux mille francs d'avance sur nos traitement et nous voilà sur le pavé de la liberté.

Il est huit heures du soir. Comment atteindre Liège ? Un monsieur très distingué trouve pour tout le contingent de la cité ardente, un camion américain. Un jeune scout guide le G.I. mais manque d'autorité pour persuader ce brave cow-boy que la route de Liège ne passe pas par Anvers.

L'avis de l'un des nôtres a plus de poids et nous remet dans le droit chemin. En pleine nuit nous débarquons sur la place Saint-Lambert. Inutile d'essayer d'atteindre Battice aujourd'hui et avec quelques autres, comme moi bloqués, nous reprenons contact avec l'atmosphère des cafés belges. Nous y sommes complètement dépaysés surtout lorsqu'il s'agit de payer et nous nous apercevons que nos deux mille francs n'ont plus qu'un bien faible pouvoir d'achat. Nous partons lorsque des américains défoncent la vitre de l'établissement. Je me dirige vers l'hôtel Britannique où je logeais jadis quand des voyages d'études m'amenaient à Liège. Et je lis sur la porte : « Officers only »⁴³. J'entre donc. Un garçon d'étage m'annonce que tout est occupé mais que je trouverai de la place dans un dortoir commun qui se trouve à l'autre bout de la place. C'est ainsi que je passerai ma première nuit depuis cinq ans dans mon pays, au milieu des nègres qui forment la grosse majorité des pensionnaires de l'endroit.

Après une grasse matinée me voici dans la rue. Je suis désorienté, ne reconnaissant plus Liège qui sans ses ponts et avec ses maisons détruites par les V 1 a plutôt triste figure. Je vais au Vénitien, réputé avant-guerre pour sa bonne cuisine. Réquisitionné aussi ce restaurant. Mais j'y suis reçu à bras ouverts par les occupants qui me font servir un plantureux déjeuner à la mode de chez eux et me permettent l'emploi du téléphone. Je demande le trente-cinq à Herve, centrale

⁴³Officiers seulement.

régionale dont dépend Battice. Une voix féminine grave me répond. C'est ma belle-mère. Je lui demande Madame Evrard. Et à celle-ci j'annonce que son mari est sur le point de rentrer.

Elle me demande des nouvelles de cet être qu'elle semble fort apprécier, ce qui, au fond, me fait plaisir. Puis soudain au milieu de notre conversation elle reconnaît mon langage :

— C'est toi, Jean ?

— Oui.

— Où est-tu ?

— Au Vénitien, à Liège.

— Nous arrivons tout de suite ; Colette, viens vite dire bonjour à papa. Un temps, puis une petite voix...

— Bonjour, papa.

— Bonjour, Colette...

Et de nouveau Line :

— Nous arrivons, mon chéri — Au Vénitien donc.

Une heure plus tard Line, Colette et mon beau-père me tombaient dans les bras et tous ensemble, dans la voiture d'un ami rentré récemment des camps de concentration — mon beau-père était trop ému pour conduire lui-même sa citroën — nous rentrions chez nous, dans notre home qui

n'avait pas changé et où les voisins me réservaient un accueil sympathique et enthousiaste.

*
* *

Trois mois de congé pour reprendre contact avec la vie. On fêtait la victoire, notre retour et les alliés, mais déjà les désappointements prenaient corps.

A longueur de journées et de nuits pendant cinq longues années nous avons analysé le passé, ruminé les causes de notre défaite de mil neuf cent quarante, passé la politique de nos dirigeants au crible des théories de base, médité sur les réformes indispensables à l'avènement d'un monde meilleur, discuté les hauts principes qui régissent le monde et aussi souffert dans notre corps et dans notre esprit.

Revenus de cette claustration monacale plus sages et plus mûrs, nous croyions – ayant perdu de vue que nous appartenions à la grande Muette — que cette précoce maturité aurait du poids dans la réorganisation de l'après-guerre.

Belles illusions qui vite s'évanouirent !

FIN

Battice (les Fougères)

le 11 février 1953.

(signé) Jean EVRARD.

TABLE DES MATIERES

| | Pages |
|---|-------|
| PREMIERE PARTIE PRELUDES | 5 |
| DEUXIEME PARTIE VIOLENCE | 18 |
| Chapître I : LE RETOUR | 18 |
| Chapître II : COMBATS | 24 |
| Chapître III : LA FIN | 38 |
| TROISIEME PARTIE MES PRISONS | 44 |
| QUATRIEME PARTIE LIBERTE ! | 82 |
| Chapître I : LA FUITE VERS L'OUEST | 82 |
| Chapître II : PASSAGE DE LIGNE | 92 |
| Chapître III : LES BARBARES | 96 |